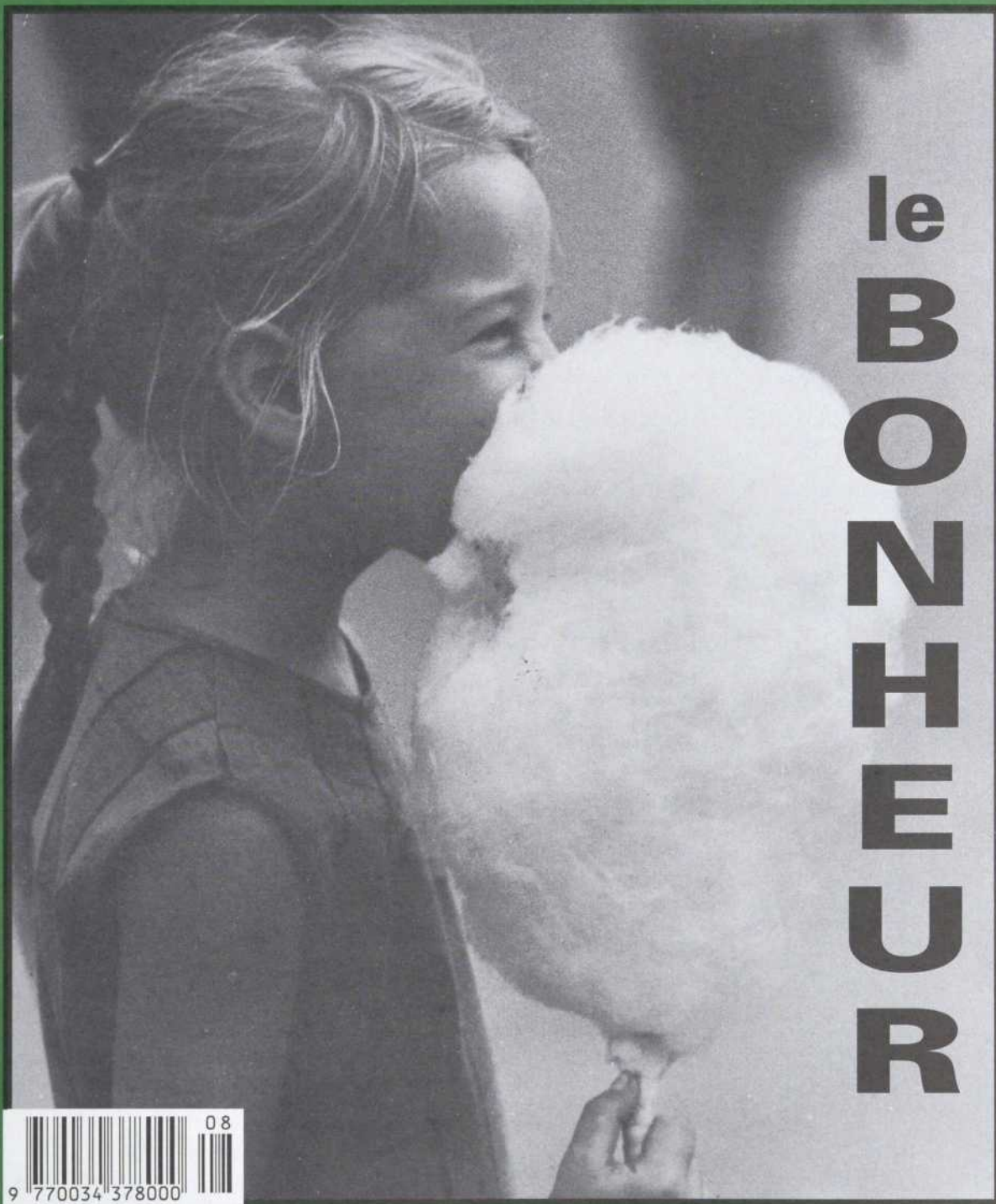


relations

juillet-août 1994 3,50\$ no 602



le
**B
O
N
H
E
U
R**



L'été arrive enfin et, avec lui, les moments privilégiés de détente, de retrouvailles et de ressourcement. Plusieurs ralentiront leur cadence de travail, d'autres entreprendront des voyages ou visiteront parents et amis. A la plage, dans les parcs et sur les balcons, on se plaindra mollement de la chaleur, en se rappelant les temps froids... Nous avons voulu profiter de ces doux rythmes estivaux pour causer bonheur. Celui que nous vivons et celui qui nous fait vivre, celui que nous espérons et celui qui nous fait espérer.

Tous en conviennent, il est difficile de saisir et de dire le bonheur, à plus forte raison dans le contexte actuel où de nouveaux défis surgissent. Dans une société de consommation où la fréquentation des centres commerciaux et des casinos remplit bien des heures de loisir, tout le monde se doit d'être heureux. Lorsque la richesse matérielle est la preuve de la réussite, le bonheur devient un bien esthétique dont l'absence confirme l'échec de ceux et celles qui ne savent pas compétitionner. Et quand on ne fait pas confiance à ces promesses superficielles, on finit par se méfier des discours sur le bonheur.

Et pourtant, n'est-ce pas l'espérance du bonheur de tous et de toutes qui est au coeur de notre recherche de la justice? N'est-ce pas l'expérience réelle de l'amitié qui nourrit notre soif de la solidarité humaine? Voilà pourquoi nous osons vous offrir ces réflexions sur le bonheur.

Nos propos ont pris des formes inusitées: dialogue, fragments, témoignages. Comme si le sujet traité avait refusé qu'on le renferme dans nos formes plus habituelles. Puissiez-vous trouver dans ces pages une source rafraîchissante et combler votre soif de lecture et de détente durant la période estivale!

Bonnes vacances!

Carolyn Sharp

relations

revue du mois publiée par le Centre justice et foi, sous la responsabilité d'un groupe membre de la Compagnie de Jésus.

DIRECTRICE
Carolyn Sharp

COMITÉ DE RÉDACTION

Gregory Baum, Jean-Marc Biron, Jacques Boucher, Céline Dubé, Joseph Giguère, Julien Harvey, Guy Paiement, Francine Tardif

BUREAUX

25, rue Jarry ouest
Montréal H2P 1S6
tél.: (514) 387-2541

SECRÉTAIRE À LA RÉDACTION
Jean Périgny

COLLABORATEURS

André Beauchamp, Michel Beaudin, Alain Bissonnette, Jean-François Bouchard, René Boudreault, Pierre-André Fournier, Vivian Labrie, Yves Lever, Jean Pichette, Jean-Paul Rouleau, Shirley Roy

ABONNEMENTS
Hélène Desmarais

10 numéros (un an): 25,00\$ (taxes incl.)

Deux ans: 45,00\$ (taxes incl.)

À l'étranger: 27,00\$

Abonnement de soutien: 50,00\$

ASSISTANT À LA RÉDACTION
Fernand Jutras

TPS: R119003952
TVQ: 1006003784

Les articles de *Relations* sont répertoriés dans *Points de repères* et dans le *Canadian Periodical Index*, publication de Info Globe. Dépôt légal, Bibliothèque nationale du Québec.

ISSN 0034-3781

On peut se procurer le microfilm des années complètes en s'adressant à *University Microfilm*, 300 North Zeeb Road, Ann Arbor Michigan 48106-1346 USA.
Envoi de publication - Enregistrement no 0143

face à l'actualité

Avoir l'audace d'idées nouvelles
Favoriser de nouveaux choix éthiques
S'évangéliser pour évangéliser
À la recherche d'un nouveau souffle

PARTAGER LE TRAVAIL ENTRE NOUS MESSAGE DU 1^{er} MAI

Selon une tradition maintenant bien établie, le Comité des affaires sociales de l'Assemblée des évêques du Québec vient de rendre public son message du 1^{er} mai. Depuis quelques années, les évêques du Québec ont vigoureusement pris parti pour les appauvris. C'est encore à partir de cette option que nous est lancé le message de cette année: *Partager le travail entre nous*.

Dans le cadre du débat actuel sur le chômage, l'emploi et le travail, le Comité des affaires sociales nous propose une prise de position privilégiant le partage du temps de travail. Ce message se présente comme une interpellation au coeur de chaque personne sous forme d'une question percutante: «Devons-nous, pouvons-nous, voulons-nous créer de l'emploi et diminuer le chômage en partageant le temps de travail?»

En privilégiant le partage du temps de travail pour faire face à la situation actuelle, le Comité des affaires sociales de l'Assemblée des évêques du Québec choisit un moyen, sans doute celui qui est le plus à notre portée, dans la ligne des «petites

pousses», mais un moyen parmi d'autres qui porte ses limites et ne tient pas toujours compte de la complexité de la situation. Devant la mondialisation des marchés et l'apport des nouvelles technologies, suffit-il de s'engager dans le processus du partage du temps de travail pour trouver des solutions durables face à une mutation majeure qui affecte le monde du travail?

Construit selon la pédagogie du voir, juger et agir, le document nous invite d'abord à nous situer personnellement au coeur des inégalités sociales car «d'une certaine façon, c'est malgré nous, mais aussi par nous qu'elles se créent et se perpétuent». Parce que nous ne pouvons admettre que «la richesse des uns se construise sur l'exclusion des autres», il nous faut «envisager le partage du temps de travail comme un projet collectif».

Après une brève ébauche de la mutation que connaît actuellement le monde du travail, le document développe sa conception du partage du travail et de ses composantes: en réduisant le temps de travail – et le salaire – on permettrait à certains d'accéder à l'emploi et on deviendrait plus disponible pour «par-

tager du travail non rémunéré dans la famille comme dans la communauté». Le partage du temps de travail nécessiterait que l'on repense le concept du temps supplémentaire et que l'on améliore les programmes de formation. Il inciterait à créer de nouveaux emplois pour répondre à des besoins nouveaux et repenser la fiscalité; l'État assurerait la sécurité du revenu et les programmes d'employabilité devraient être réformés; le travail autonome et la petite entreprise seraient valorisés, de même qu'on reconnaîtrait le travail fait dans le secteur communautaire.

En s'appuyant sur le droit de tous les adultes au travail, le message invite à repenser l'organisation du travail «ce qui appelle des transformations structurelles, des aménagements locaux et des actions individuelles». Tout en comptant sur la législation qui introduira de nouveaux changements, il faudra aussi stimuler la créativité et favoriser, chez les travailleurs et les travailleuses, le contrôle de leurs conditions de travail.

En posant les questions «devons-nous partager le travail entre nous? pouvons-nous le partager? le voulons-nous?», le message fait appel à des valeurs de base: la solidarité face aux inégalités sociales, le souci d'une meilleure qualité de vie, le discernement à exercer entre des droits à défendre et des privilèges à questionner. Comme c'est au coeur de nos réseaux de solidarité que l'on peut davantage vérifier nos valeurs, il s'agit «d'élargir le cercle de notre vie privée pour développer notre sensibilité aux réalités qui se vivent autour de nous» et pour «réfléchir sur l'héritage que nous allons laisser» à ceux qui nous suivent.

Le message du 1^{er} mai est un appel stimulant qui s'adresse aux forces vives: travailleurs et travailleuses, personnes sans emploi, décideurs et communautés chrétiennes doivent dire non à la fatalité. Avoir l'audace d'idées nouvelles, renoncer à des privilèges créateurs d'écarts, se mobiliser, innover, miser sur la transparence, cela n'a rien à voir avec la langue de bois du discours néo-libéral. Il est vrai que ce message a une certaine frai-

cheur, capable de donner espoir à nos esprits imprégnés de morosité. Perçu comme une parole parmi d'autres, comme une recherche de solutions suscitant la créativité et la découverte d'alternatives, ce message reste très positif.

Il ne faudrait pas cependant oublier le contexte global dans lequel cette réflexion se situe. On aura beau chercher toutes sortes de solutions, à court ou à long terme, la question de l'emploi et du travail constitue l'un des aspects d'une mutation plus profonde qui touche toute la société. Il ne suffit pas d'opter localement pour une solution, par exemple, le partage du temps de travail; il faut pousser plus loin l'analyse et aller jusqu'aux causes. Le problème du chômage ne relève pas d'une crise passagère. Et si tous les citoyens d'un pays devenaient convaincus qu'il faille partager le temps de travail – et, conséquemment, le revenu – aurait-on trouvé une solution durable si, en même temps, on ne continue pas d'analyser les impacts de la mondialisation des marchés et du développement de technologies de pointe?

De plus, le message du 1^{er} mai, tout en faisant appel à la justice, invite à faire des choix individuels et collectifs, fruits d'un questionnement sur nos valeurs. Or, ce questionnement porte une ambiguïté: le choix qui en découlera relève-t-il de la bonne volonté de chaque personne? Celui qui, possédant un plein emploi, accepte de «se convertir» au partage du travail et du revenu pose-t-il un geste de bienveillance et de charité? Dans notre langage chrétien, le partage a plutôt une connotation caritative alors que les Pères de l'Église, à la suite des Prophètes, ne se gênaient pas pour dénoncer les riches qui, en accumulant des biens, volaient le pain des pauvres. En ce sens, toute solution pour enrayer l'exclusion causée par le chômage provient d'un impératif de la justice même. ■

Jean-Marc Biron

SYNODE-QUÉBEC: UNE MARCHÉ ENSEMBLE

Depuis juin 1992, le diocèse de Québec est en Synode diocésain, un des premiers tenus au Québec depuis Vatican II. Cet événement est une occasion privilégiée où l'évêque associe chrétiens et chrétiennes aux décisions importantes concernant la vie de l'Église. Le mot d'ordre choisi, *S'évangéliser pour évangéliser*, exprime bien qu'il ne s'agit pas simplement de mieux ajuster l'organisation, mais de nous entraîner à vivre le message de Jésus et à en être témoins.

Bien sûr, cela n'est pas simple. Songeons que le diocèse de Québec compte près d'un million de catholiques répartis sur un territoire immense, avec de vastes zones rurales tout autant qu'une agglomération urbaine importante. Parmi ces personnes, environ 20% viennent régulièrement à l'église, mais toutes les autres vivent au quotidien des joies, des peines, des espérances au coeur desquelles elles peuvent découvrir la présence de Jésus.

Après vingt-deux mois, on peut se réjouir de la participation massive que toutes les activités du Synode ont suscitée jusqu'à maintenant. Autant pour exprimer leurs préoccupations quotidiennes, leur vie de foi, leurs doutes et leurs interrogations, que pour lancer des milliers de propositions visant à rendre notre Église plus évangélique, les gens de Québec ont pris la parole et se sont écoutés mutuellement.

Bien sûr, les «40 ans et plus» ont participé plus fortement que leurs cadets à toutes ces étapes, mais les adolescents et les jeunes adultes n'ont pas été absents non plus. Dans des équipes synodales formées de membres d'une même famille ou de voisins, un certain nombre de personnes habituellement distantes de la vie de l'Église ont pris la parole.

Plus de 10 000 personnes ont ainsi vécu de trois à six rencontres d'équipes synodales et ont exprimé près de 4000 propositions sur douze thèmes majeurs, par exemple: *être chrétien dans le monde d'aujourd'hui, les problèmes sociaux, les ministères et la participation de tous et toutes, l'éducation de la foi*. Il va sans dire que ces propositions sont d'une extrême variété, allant d'orientations majeures jusqu'à des actions très localisées. Peu de propositions constituent cependant des remises en cause radicales de notre vie d'Église: la plupart des gens optent pour des changements lents, mais qui risquent de faire un assez large consensus.

Nous sommes maintenant entrés dans la période de «sélection», où les équipes synodales elles-mêmes vont décider quelles propositions sont absolument essentielles pour orienter l'action évangélisatrice de notre Église pour les années à venir.

À ce moment-ci, les signes d'espérance qui ressortent de toute cette démarche me semblent les suivants: les chrétiennes et

les chrétiens veulent former une Église où l'accueil, l'ouverture, la miséricorde à l'endroit des personnes blessées par la vie sont prioritaires. La nécessité de vivre sa foi sur la place publique et dans l'engagement social est fortement affirmée, bien que les moyens concrets pour le faire ne soient pas beaucoup précisés. On souhaite la mise sur pied de groupes de vie et de partage et l'expérience des équipes semble avoir accru ce désir.

Par ailleurs, les questions et les inquiétudes s'expriment aussi. Elles se résument fréquemment dans l'expression populaire: «Qu'est-ce que ça va donner?», mais il faut distinguer au moins trois sens à cette interrogation.

Plusieurs des propositions renvoient en réalité à des décisions locales: le Synode pourra indiquer des orientations à prendre, mais c'est dans les paroisses, les mouvements, les groupes de base que ces orientations prendront vie. C'est vrai, en particulier, pour plusieurs aspects de l'engagement social. La question devient donc: «Y aura-t-il beaucoup de chrétiennes et de chrétiens qui passeront aux actes pour réaliser ces orientations, une fois qu'elles seront votées par l'assemblée finale?»

D'autres propositions invitent l'évêque et ses collaborateurs à se fixer des priorités dans leur façon d'animer la vie de l'Église et de concentrer leurs efforts. Comme toute organisation est lente à effectuer des virages, on peut penser qu'il faudra du temps pour que ces priorités deviennent vraiment «prioritaires», tout en souhaitant que le délai soit assez bref.

Enfin, on s'en doute, des points chauds concernant la vie de l'Église universelle sont soulevés: accès des femmes au sacerdoce, place des divorcés réengagés dans l'Église, vision de la sexualité, choix des pasteurs par les fidèles. Notre évêque a déjà dit qu'il ne voulait nullement exclure ces sujets de la discussion; en même temps, il a rappelé qu'il ne peut effectuer des changements de façon unilatérale, puisqu'il vit en communion avec les autres évêques et le Pape. Pouvons-nous espérer malgré tout qu'une prise de position sur ces points n'aura pas été inutile? Que notre voix, jointe à celle d'autres Églises diocésaines, sera entendue au niveau de l'Église universelle?

Même si ces trois inquiétudes étaient calmées, il resterait encore la question vraiment cruciale: «Quel impact auront les décisions prises sur la vie de foi des personnes de 15 à 35 ans, qui bientôt devront constituer le noyau vivant et actif de notre Église?»

Nous ne devons masquer aucune de ces questions, mais cela ne nous empêche pas de vivre le synode avec espérance. Nous essayons de ne pas oublier qu'il est avant tout l'oeuvre de l'Esprit, dont nous nous efforçons d'être les collaborateurs et collaboratrices les plus avisés possible. D'ores et déjà, le Synode aura permis à plusieurs milliers de personnes d'expérimenter que l'Église, c'est leur affaire. Ce résultat à lui seul, justifierait les énergies déployées. ■

Jean Picher

UNIVERSALITÉ DES SOINS DE SANTÉ: UNE ÉTHIQUE EN PÉRIL?

au symposium annuel tenu le 7 mai dernier par le Centre de bioéthique et l'Institut de recherches cliniques de Montréal, il y avait moins de participants qu'à l'habitude. Était-ce dû au fait que nombre de participants des années précédentes considéraient l'universalité des soins de santé comme un acquis intouchable, ou au contraire comme un domaine désormais promis fatalement à la rationalisation? On ne sait trop. Mais ceux qui se sont rendus à ce symposium en sont repartis convaincus que la crise de notre système de soins de santé dépasse largement les phénomènes de centralisation du financement, les tensions excessives entre décideurs et professionnels ou les contraintes budgétaires. Cela, les diverses communications du symposium l'ont bien démontré – avec parfois certaines réticences venues du milieu de la recherche, préoccupé à juste titre par les coupures draconiennes opérées à son endroit.

Depuis vingt ans, le pays investit dans la santé une part importante de ses ressources. Au Québec, par exemple, c'est 10,4% du produit intérieur brut qui passe actuellement en soins de santé. L'afflux des richesses qui a caractérisé ici la période des années 50 à 80 a permis aux divers paliers de gouvernement de répondre à un choix très net de l'ensemble de la société. Mais le manque d'accord sur les ressources à utiliser, – surtout celles qui sont plus dispendieuses comme les soins hospitaliers, – joint à la pression toujours plus grande qui s'exerce sur le système de distribution des centres de santé, ont engendré au coeur même du système une série de réactions proches de la crise. Quels soins va-t-on donner à tel endroit? Et qui va décider? Comment

décentraliser la gestion? Sur ces diverses questions, le débat est d'ores et déjà engagé sans que l'on voie poindre pour autant une réflexion organique sur l'ensemble du système.

Ces divers éléments de la problématique des soins, traités d'ailleurs avec compétence et lucidité par la plupart des intervenants du symposium, ont moins retenu l'attention de la salle que la dimension sociale du problème, fort bien abordée en fin de journée par Marc Renaud. Le titre de son intervention est significatif: «Les choix sociaux conséquents à l'appauvrissement collectif». Que faire pour améliorer l'état de santé d'une population? Il est impossible de raisonner à ce sujet comme au temps de la Première Guerre mondiale; et les causes les plus déterminantes ont peu à voir ici avec le monde de la santé. Pour y remédier, il faudra investir dans le social plutôt que dans le médical. La vraie question est, au fond, celle de la finalité du régime de soins: en avons-nous vraiment pour notre argent? Il y a crise aux États-Unis, où le coût de la santé gruge 14% du produit intérieur brut, alors qu'au Japon, avec un coût beaucoup moindre, l'espérance de vie était de 76 ans en 1985...

En matière de soins de santé, les grands bonds en avant sont dus non aux progrès de la médecine, mais aux changements dans l'environnement social. Grâce à ces derniers, on a amélioré l'épidémiologie clinique et l'évaluation des soins de santé. Le Rapport Lalonde avait, il y a de cela plusieurs lustres, souligné le fait que la santé et la maladie tiennent avant tout aux modes de vie et à l'environnement social, physique et biologique. Ces constats demeurent on ne peut plus actuels. Ce qui importe donc

avant tout, c'est de créer un climat propice aux idées nouvelles, d'orienter la conscience collective vers la reconnaissance des droits de tous; selon David Roy, responsable de cette journée, il faut favoriser de nouveaux choix éthiques basés sur l'équité, non sur l'égalité absolue, sur l'excellence dans le travail et le partage de la richesse, si vraiment on veut résorber la crise. Ce qui

exige, au préalable, plus qu'un simple changement au plan de la pratique, une véritable conversion à des valeurs, une macro-éthique au lieu d'une micro-éthique, comme l'ont rappelé à plusieurs reprises les divers intervenants de cette journée. ■

Jean-Marc Dufort

DES COMMUNAUTÉS DE BASE SE RACONTENT

d'appartenance et d'horizon aussi différents qu'en témoignent leurs noms, quatorze communautés de base se sont rencontrées à Montréal, le 19 mars dernier. Désir de se retrouver? De voir ailleurs ce qui s'y fait? De se comparer pour mieux se définir? D'aller un peu plus loin? Peut-être aussi besoin de sentir qu'on n'est pas seul dans cette quête de quelque chose d'autre... Qu'on ne désire pas se replier sur soi-même après avoir déserté la grande paroisse, trop souvent anonyme... Curiosité saine donc et soif de solidarité.

Après une brève présentation, chaque communauté arborant son insigne, il devient évident que chacune répond à un besoin différent, propre à son milieu, aux gens qui la composent, à sa raison d'être. Force et fragilité de ces cellules vivantes, certaines toutes récentes côtoyant la doyenne de vingt ans. Mutations profondes à l'intérieur des anciennes, recherche de sens chez toutes. Et partout, cette soif de vivre une foi qui porte un visage, celui des autres. De regarder la société avec un oeil neuf. De refaire le monde en commençant par chez soi. Vocation sociale commune, parfois articulée, parfois plus latente.

Puis, questions sérieuses à l'ordre du jour pour se dire comment chaque communauté alimente sa foi, vit sa relation avec le monde et ce qu'elle apporte à ses membres. Brassage d'idées, suivi d'une présentation animée du message qu'on désire livrer

à l'assemblée. Enfin, consensus qui se dégage de toute l'opération: celui de ne pas alourdir, en ajoutant une superstructure à cette rencontre qui se veut «gratuite». Avec, tout de même, le désir de se revoir dans un an pour faire le point, voir si l'on y est toujours et comment...

Cet événement s'inscrit toutefois, il me semble, dans une démarche plus profonde. Les communautés de base se cherchent un nouveau souffle, un langage propre, une lecture de la réalité détachée du discours officiel. Elles répondent à ce désir de se retrouver en plus petit groupe dans une Église différente, à visage plus humain. De passer de la consommation de la Parole à l'écoute active des besoins criants de notre monde. De réinventer une liturgie qui célèbre autour du pain et du vin de l'amitié, consacrés par l'engagement dans le milieu. Nées d'une insatisfaction face aux structures existantes (religieuses, sociales, politiques), elles se retroussent les manches, refusant l'attente d'un monde meilleur pour déjà vivre le Royaume. Elles sont la semence jetée dans une terre nouvelle, modeste, mais porteuse de promesses. Sous le signe de l'accueil, du respect mutuel, elles ont cherché ce jour-là à se raconter, sans plus. Mais comme la respiration dans un corps qui s'ankylose, elles annoncent la grande espérance d'une Église qui refuse de mourir. ■

Nicole David-Strauss

EXCURSION AU PAYS DE JÉSUS

Un fascinant voyage au pays de la Bible!

Ce jeu propose aux jeunes de neuf ans et plus un voyage dans l'espace et dans le temps. Tout au long d'un parcours aux multiples surprises, les joueurs seront amenés à visiter des lieux historiques et à répondre à des questions relatives au passage de Jésus en Palestine, il y a 2000 ans.

Ce jeu contient:

- une planche de jeu toute en couleur et des pions
- une brochure de 40 pages pour les consignes et les réponses

Prix régulier: 15,95\$; PRIX RÉDUIT: 5\$ (+ frais d'envoi et taxes). Commandez à:

SOCABI

Société catholique de la Bible, 7400 boul. Saint-Laurent, Montréal H2R 2Y1, tél.: (514) 274-4381; téléc.: (514) 274-5184

DOSSIER

le bonheur



Jean F. Leblanc/STOCK

Quête effrénée, dans toutes les directions souvent sans issues,
le bonheur est sans doute le bien le plus précieux,
et plus partagé qu'on ne le pense parfois.

BONHEUR: OÙ ES-TU?

par Dominique Boisvert

dès que je mentionnais le thème, mes amis s'exclamaient: «Quelle merveilleuse idée qu'un dossier sur le bonheur!» Est-ce un sujet trop rarement abordé? Ou est-ce plutôt le bonheur lui-même qui se fait rare? Quoi qu'il en soit, les attentes risquent d'être grandes. Qui ne désirerait, souvent par-dessus tout, être heureux?

Pourtant, l'équipe en charge de ce dossier a «peiné» sur le bonheur! Comment aborder cette question multiforme? Y aurait-il des «recettes» pour être heureux? Peut-on éduquer au bonheur? Ou faut-il, par essence, «laisser le bonheur en liberté»? Au risque qu'il devienne alors le bonheur des champions, de ceux qui ont réussi, des gagnants de la compétition que devient souvent la vie...

Bonheur: fin dernière de l'homme pour les morales de l'Antiquité; remplacée par la vertu pour les moralistes modernes comme Kant; carrément impossible *a priori* pour les philosophes de l'absurde; ou moments denses mais déchirés de plusieurs poètes et penseurs tragiques de notre siècle. Autant d'approches du bonheur qui se disputent la place au dictionnaire philosophique. Et qui pourtant, chacune, traduisent une facette de cette réalité insaisissable.

Le bonheur, en tous cas, serait le propre de l'être humain et se distinguerait en ce sens du plaisir auquel on l'identifie parfois. Tout comme il serait toujours le fruit d'une activité humaine, et non pas «donné» par des événements extérieurs comme peuvent l'être les joies ou les plaisirs.

Dans un monde actuel où la vitesse, le

progrès et le pragmatisme matérialiste le disputent au sens, peut-on chercher le bonheur sans moraliser, mais sans craindre non plus de questionner les notions de bonheur qui nous sont imposées, au gré des modes qui se succèdent?

Quête effrénée, dans toutes les directions souvent sans issues, le bonheur est sans doute le bien le plus précieux, et plus partagé qu'on ne le pense parfois. Mais il demeure difficile à cerner, étant éminemment relatif, individualisé, dépendant des milieux où l'on vit, des valeurs ambiantes, des normes qui prévalent.

Est-ce un sujet trop rarement abordé? Ou est-ce plutôt le bonheur lui-même qui se fait rare? Qui ne désirerait, souvent par-dessus tout, être heureux?

Peut-on affirmer pour autant que le bonheur est propre à chacun? Faut-il voir, dans la variété des bonheurs, une complémentarité nécessaire?

Même s'il est d'autant plus difficile d'affirmer des certitudes dans notre monde en profonde transformation, il semble bien qu'il existe certaines constantes dans la recherche du bonheur comme, par exemple, la disponibilité au changement, la capacité de vivre «ici et maintenant», l'écoute de la sagesse, la pratique de l'abandon, etc. C'est en tous cas ce qu'a déga-

gé le journaliste et communicateur Robert Blondin, au terme d'une longue recherche radiophonique aux quatre coins du globe¹.

Dans toutes les avenues possibles vers le bonheur, il nous fallait choisir. Après quelques rencontres consacrées à chercher «l'angle d'attaque», nous avons décidé de privilégier une réflexion philosophique sur le bonheur, qui témoigne de la recherche et des incertitudes d'aujourd'hui (Pascale Quiviger); les lieux de bonheur que peuvent être le corps, la sexualité, le quotidien et les divers âges de la vie (Monique Tremblay); les rapports entre bonheur personnel et projet collectif (Joseph Giguère); et l'expérience religieuse comme source de bonheur (Dominique Boisvert).

Nous risquons ici quatre paroles singulières, dans leur forme comme dans leur contenu, riches de leurs limites et, espérons-le, porteuses de sens pour cette quête de bonheur que chacun poursuit...

Vous avez entre les mains un dossier d'été. Que vous pourrez lire à la plage, tout autant qu'à votre table de travail. Certains textes gagnent à être relus: la philosophie n'est jamais un roman Harlequin. Chaque texte recèle ses pierres précieuses, cachées dans des minerais divers et plus ou moins durs. C'est à vous maintenant de les explorer, à votre rythme, et d'en tirer vos propres richesses. ■

1. Robert Blondin, *Le bonheur possible. Les gens heureux ont une histoire. Les conclusions d'une vaste enquête*, Éditions de l'Homme, Montréal, 1983, 330 p.

À LIRE DANS NOS PROCHAINS NUMÉROS

- De l'importance des impôts et des taxes
- Le regroupement des services dans les communautés rurales
- Le rôle de l'Église et la place de la spiritualité dans la question autochtone
- La réforme Axworthy
- Repenser le développement international
- Le pouvoir des banques

DIALOGUE SOUS UN ÉRABLE

par Pascale Quiviger¹



Jean F. Leblanc/STOCK

- L'UN: Que fais-tu là, sous cet érable? Tu me sembles bien préoccupé.
– L'AUTRE: *Je me trouvais heureux ce matin, sous le feuillage de cet arbre, avec le soleil neuf du printemps qui passe au travers, et je me disais «est-ce alors le bonheur, faut-il chercher au-delà?». Je ne suis pas arrivé à répondre à ma propre question.*

– L'UN: Est-ce donc là un malheur?

– L'AUTRE: *Oui, je crois. Dans le bonheur doit se trouver aussi la certitude du bonheur. Sans la certitude, je me tiens dans le malheur d'un bonheur partiel. Le*

bonheur, par définition, ne doit-il pas être sans trou ni bord?

– L'UN: Et à quoi ressemblerait une telle certitude?

– L'AUTRE: *Sans doute à un arrêt du mouvement de la recherche, à un repos. À un temps qui ne passe pas. À une béatitude originare. Un passé utérin, d'avant le principe de réalité, un bonheur d'avant la séparation des sexes. D'avant que les eaux crèvent. Quand le désir et sa satisfaction ne souffraient d'aucun décalage.*

– L'UN: C'est dans l'absence de désir que se trouve le bonheur?

– L'AUTRE: *Mais sans désir, il n'y a plus ni satisfaction ni rien du tout, n'est-ce pas? Le bonheur se nourrirait du désir.*

– L'UN: Sans désir, il n'y a surtout pas de vie. Ton bonheur nostalgique de l'origine blottie dans la totalité, il précède la croissance. Il est trop tard pour ce bonheur-là. Tu ne le trouveras pas en avant de toi, mais toujours en arrière, et pendant que tu regardes par-dessus ton épaule, tu

1. Jeune étudiante à la maîtrise en philosophie (Université de Montréal), l'auteure poursuivra en septembre, au département des Beaux-Arts de l'Université Concordia, une démarche picturale entreprise depuis quelques années.

t'absentes des choses qui viennent en face de toi.

– L'AUTRE: *Alors, peut-être, dois-je chercher le bonheur dans ces choses qui viennent à ma rencontre. Peut-être le bonheur est-il dans la présence. Dans la présence du présent et dans la présence au présent. Peut-être le soleil ce matin sur ma peau était-il le bonheur. Mais alors, dis-moi, si le bonheur se trouve dans la présence, est-il forcément ce qui me vient par les sens? Est-il l'eau que je bois, le pain que je mange, la flûte que j'écoute? Le bonheur, dis-moi, est-ce alors le glissement de la soie ou du vent sur ma peau? Est-ce la jeunesse qui passe de-*

Je crois qu'il n'y a pas de sens vrai tant qu'on ne s'est pas porté responsable de sa recherche.

vant mes yeux? Le bonheur serait un terme pluriel, ce serait «les bonheurs»?

– L'UN: C'est possible. Mais alors, ces bonheurs, ils exigeraient, contrairement à ce que tu privilégiais tout à l'heure, que le temps passe. Le présent n'est en présence qu'en cédant sa place à ce qui vient. Le bonheur des sens, tu ne peux pas l'arrêter, le tenir, et dire «voilà, je te tiens». C'est un bonheur toujours en train de s'absenter. Ce bonheur que tu ne tiens pas, n'a pas sa place dans une certitude immobile. C'est un bonheur rebelle, qui vient à toi par surprise et par petits morceaux.

– L'AUTRE: *Alors, est-ce que le bonheur serait dans l'abandon du désir de repos et d'achèvement au profit des petites choses? Dans l'accueil de ce qui s'approche et la disponibilité? Dans le renoncement à la saisie? Mais, dans ce cas, quel est le sens de la possession? Qu'est-ce que je peux garder du bonheur pour moi, en moi? Quel pouvoir est-ce que j'exerce sur ce que je suis? Faut-il donc se contenter des miettes de la Providence?*

– L'UN: La Providence, je ne sais pas... Crois-tu que la Providence soit nécessaire? Quand tu te sens dépossédé de toi-même dans le renoncement et dans l'attente, c'est que tu fais le deuil de ton pouvoir sur les choses. C'est que tu te sens impuissant à faire ton bonheur. C'est que le pourquoi de ces petites comètes de joie évanescence t'échappe douloureusement. Peut-être alors faut-il se ranger du côté d'un sens qui nous dépasse, qu'en penses-tu?

– L'AUTRE: *Ce que tu me dis, en somme, c'est que le bonheur pourrait être en définitive une question éminemment religieuse?*

– L'UN: Je ne sais pas. Ce que je te dis, c'est que nous attendons peut-être, sous le bonheur, d'abord un sens. La recherche du bonheur serait à inclure dans la recherche du sens.

– L'AUTRE: *Peut-être alors que le sens lui-même – mais quel est-il? – pourrait ramasser le bonheur en une orientation globale. Peut-être que le sens arriverait même à justifier la dépossession de nos propres pouvoirs et l'abandon à ce qui vient.*

– L'UN: Tu me parles là, il me semble, d'une certaine forme de destin. Il y a fondamentalement une paresse dans ta façon de chercher. Mais peut-être est-ce une paresse naturelle. Tu cherches, dans le bonheur, un repos.

– L'AUTRE: *Tu as raison. Mais quoi? Nous portons tous des questions ouvertes. Faut-il pour autant persister dans la fatigue? Je crois que de vaincre la fatigue, de clore la question est en soi une grande victoire.*

– L'UN: Moi, je crois qu'il n'y a pas de sens vrai tant qu'on ne s'est pas porté responsable de sa recherche. J'irai plus loin: je ne crois pas que la réponse à la question profonde soit un repos de la question. La réponse à la question du sens doit relancer la question. Je crois

Tant qu'on confine le bonheur à l'épanouissement personnel, on ne pense qu'un bonheur extérieur au monde.

que le sens ne prend sens que dans la recherche du sens.

– L'AUTRE: *Tu crois alors que nous sommes irrémédiablement séparés de tout sens.*

– L'UN: Je ne crois quoi que ce soit qu'à condition que nous soyons séparés. La vie ne se prépare dans l'utérus qu'à condition d'en sortir. Le ventre est un cercueil si l'on veut y rester. Tout ce qui te permet le repos est un rappel du ventre. Les rappels du ventre sont aussi nécessaires que le sommeil; mais le retour au ventre

est un sommeil sans limites. Et, tu le sais comme moi, les sommeils dont on ne s'éveille pas ressemblent étrangement à la mort.

– L'AUTRE: *Mais alors, ton sens, il se trouve dans la vie. Tu crois dans ce qui favorise la vie, même si la vie est difficile. Tu crois au bien relatif à tout ce qui croît, à tout ce qui rompt avec le sommeil. Mais en subordonnant le sens à la vie, ne nous renvoies-tu pas en deçà de la morale? T'en remets-tu ainsi à la sauvage loi du plus fort? Dans quel sens va le sens, dis-moi?*

– L'UN: Je pense que notre problème tient en grande partie à notre façon de poser la question. Nous n'avons parlé jusqu'ici que de notre bonheur propre. Mais, à la sortie du ventre, il y a des choses et il y a des gens. Tant qu'on confine le bonheur à l'épanouissement personnel, on ne pense qu'un bonheur extérieur au monde. Le bonheur, c'est ce qui me remplit et c'est ce qui me guérit de l'attente. Mais la vie, c'est la vie dans le monde. C'est le monde qui rend la vie si difficile. Le monde s'interpose entre moi et mon remplissement. Il exige que je me dépense pour lui et que je guérisses aussi les autres. Sans doute est-il vrai qu'il faut d'abord être heureux pour rendre heureux les autres. Et peut-être faire le bonheur des autres revient-il sans arrêt, et de façon souvent cachée, parce qu'un peu honteuse, à faire son propre bonheur. Mais en dehors du monde, dans l'extrême intériorité, ce qui reste, c'est encore l'immobilité de la mort. Il faut trouver le juste milieu entre l'égoïsme et l'abnégation. Entre la solitude et le bain de foule. Autant prouver la quadrature du cercle. Mais je pense qu'il n'y a pas de bonheur complet en dehors de la question morale.

– L'AUTRE: *Mais la question morale est toujours incomplète, non?*

– L'UN: Oui. Je crois que la recherche du sens incombe de manière si aiguë aux humains qu'elle les condamne à l'inachèvement de la morale.

– L'AUTRE: *Tu ne dors donc jamais! Tu es un insomniaque du sens.*

– L'UN: Je veille, c'est tout. Et il me semble que c'est déjà pas mal. Je me sens à la fois libre du sens, mais d'une liberté lourde et imposée. Il me semble que ma marche ne va jamais quelque part, et que je marcherai toujours. Et que toujours, j'aurai à marcher. Je tends vers un lointain et il me reste toujours à tendre. À attendre.

– L'AUTRE: *Alors, ton bonheur doit être lié à un but, à un avenir. On ne marche pas sans routes et toutes les routes mènent*

nent quelque part. À quoi tient donc l'élan de ta marche sinon à quelque terre promise ou monde meilleur? Pas plus que celui qui espère au passé, tu ne vois les choses qui viennent à ta rencontre. Toi aussi, tu attends les noces de la question et de la réponse.

– L'UN: Je te le dis: je ne sais pas d'avance ce vers quoi ni pourquoi j'avance. Je ne veux pas vivre au nom d'une fusion, fût-elle toujours à accomplir. Je ne voudrais pas non plus succomber à la tentation de me prendre moi-même pour la totalité. Mais tu comprends, pour cela, il faut veiller sans arrêt.

À quoi tient donc l'élan de ta marche sinon à quelque terre promise ou monde meilleur?

– L'AUTRE: *Mais, au noyau de ta veille, il doit bien y avoir, à défaut d'un sens ou d'un bonheur achevé, une joie, ou quelque chose qui s'approche de la joie?*

– L'UN: Il y a, oui, tu dis vrai, une forme de calme affirmation de la marche et de l'attente qui s'apparente à la joie.

– L'AUTRE: *Dans ce cas, l'incarnation de ton bonheur, si fantomatique soit-elle, consisterait dans cette sérénité que tu décris. Moi, je ne crois pas que le cœur humain soit fait pour l'attente. Il y a un moment où l'impatience fait éclater la patience.*

– L'UN: Ma pensée ne porte pas assez loin pour pouvoir te répondre. Je ne fais que le peu que je peux. Mon corps me reste à apprendre. Et je suis novice en amour. Je marche, ma marche est lourde et pourtant il m'arrive aussi de danser. Je ne me plonge ni dans l'oubli ni dans la mémoire, ni dans l'espoir ni dans le deuil, ni dans la présence du présent ni dans son retrait et, pourtant, un petit peu dans chacun. Le sens ne m'est sens qu'inachevé.

– L'AUTRE: *Ta conception du sens et même ta conception de la joie sont assez tragiques. Comment peux-tu persister à leur subordonner le bonheur?*

– L'UN: Tu es drôle. Parfois je me dis que toi, tu te trouves en plein bonheur. Tu espères et tu dors. Rien n'est jamais complet, mais tu aimes l'eau que tu bois et le pain que tu manges. Tu étais heureux ce matin avant de te poser la question du bonheur.

– L'AUTRE: *C'est vrai, mais alors... Dis-moi, crois-tu qu'on puisse voir le bonheur? Crois-tu qu'en plein bonheur on puisse se savoir dans le bonheur?*

– L'UN: Peut-être posons-nous une question vide. En tous cas, nous posons une question vide de réponse. C'est peut-être précisément en posant la question qu'on la vide de réponse.

– L'AUTRE: *On la vide assurément d'une réponse unique, mais on l'ouvre en même temps à la possibilité de réponses multiples. Il n'y a que le vide qui puisse se remplir.*

– L'UN: Dans ce cas, le renoncement à l'unité doit nécessairement faire partie de ce remplissement. Peut-être est-il l'horizon sur lequel se dessinent les réponses. Peut-être même ces réponses sont-elles étrangères à la connaissance, irréductibles au pauvre contenu d'un dialogue ou

d'une pensée. Comme si elles débordaient de beaucoup la faculté qui pose la question.

– L'AUTRE: *Peut-être aussi que sous la question du bonheur se cache notre inaptitude à nous contenter de l'imperfection, à vivre sans savoir d'où l'on vient ni où l'on va, à ne bâtir le monde que petit à petit. Peut-être est-ce notre finitude que nous nous cachons à nous-mêmes derrière l'idée d'un bonheur accompli. C'est assez difficile à se dire, tout ça, non?*

– L'UN: C'est difficile, oui, je pense, parce que ça nous demande de nous réconcilier avec l'irréconciliable. Soyons modestes et pardonnons-nous. Nous savons si peu et nous pouvons si mal. Pourtant, regarde: il fait encore soleil, c'est toujours un érable et, moi aussi, j'adore le matin. ■



Jean F. Leblanc/STOCK

DES BONHEURS SIMPLES

par Monique Tremblay¹

Je croyais qu'écrire sur le bonheur me serait facile. D'autant plus que le thème proposé était celui du corps, de la sexualité et du bonheur. J'aimais cette idée de relier en pensée ces trois mots, qui évoquent pour moi spontanément, force, énergie et plaisir. Malheureusement, l'inspiration se fait attendre et vient par poussées brèves, difficiles à relier les unes aux autres. Et qu'est-ce que la sexualité humaine sinon cette force tantôt intense, tantôt fragile, qui nous conduit au fil de nos rencontres et de nos rêveries à nous relier aux autres et profondément à soi-même?

La sexualité humaine, c'est la trame portante du bonheur, celle qui nous rappelle que nous sommes tous et toutes appelés au désir. Désir de l'autre, désir d'enfant, désir d'une oeuvre ou d'un ouvrage, désir de liens où nous sentons que nous tenons une place privilégiée, désir d'accomplir l'être que nous sommes avec ses lumières et ses ombres, désir d'appartenance à une communauté à laquelle nous contribuons à notre mesure, enfants, adolescents, adultes, anciens. Dans les années exigeantes que nous traversons, où je sens chaque matin la souffrance d'une société en déstructuration, de pouvoir me rappeler le goût de l'essentiel, ce qui fait notre humanité, m'aide à être heureuse.

J'ai ressenti, l'autre jour, une connivence profonde entre mon bonheur actuel et le spectacle «Alegria» du Cirque du Soleil. Il y a dans «Alegria», dans sa musique, ses chants et surtout dans les histoires mimées par les clowns, une tendresse poignante, en résonance très juste avec notre époque. Le bonheur, ici, accueille la peine du voyageur et se moque doucement de la lutte des clowns-moineaux pour occuper leur espace sur un fil en mouvement. Parce qu'il fait place à la douleur humaine dans le chant et dans l'amour, le Cirque du Soleil console et apaise. La beauté des corps des acrobates et des gymnastes, la perfection des mouvements des enfants contorsionnistes, l'éclat de la performance de l'homme-

volant qui fait valser sur son dos le cube dessiné par Léonard de Vinci à la Renaissance, nous transportent et nous émeuvent sans jamais nous déraciner de nous-mêmes et de notre monde. Et quand une époque a mal, elle a d'abord besoin d'être consolée avant d'être éblouie. C'est une des conditions fondamentales du bonheur dans les temps troublants. *Alegria* donc!

Cinq heures du matin et je m'agite dans mon lit depuis une heure, en pensant à ce texte dont j'ai perdu le fil. Dans la fraîcheur de la nuit, j'entends tomber la pluie lorsque tout à coup, dans son sommeil, mon amour se rapproche et m'entoure de ses bras. Paix, paix profonde et joie. Joie sereine et détente. Je respire et je pense aux nuits, à l'importance des

En pensant au bonheur, j'ai pris conscience de la variété des bonheurs selon les âges de ma vie.

nuits avec mon amour. Bonheur simple des nuits, quand nos corps se retrouvent dans le sommeil ou dans la demi-veille, en toute confiance et proximité.

Ce qui se tisse ainsi la nuit de tendresse et de réconfort, de sensualité aussi, aide à vivre le jour. Cet accueil et cette fidélité des corps dans le sommeil, qui s'établissent au travers des désaccords, des luttes et des égratignures du jour. Ce besoin des corps d'être proches, besoin si humble et si fondamental qu'il rend la réconciliation nécessaire et possible, aussi nécessaire que le pain, le travail et la jouissance. Le corps, qui dès la naissance nous rappelle qu'il est besoin de liens, besoin de l'autre et que cet état de besoin de l'autre doit être vitalement reconnu

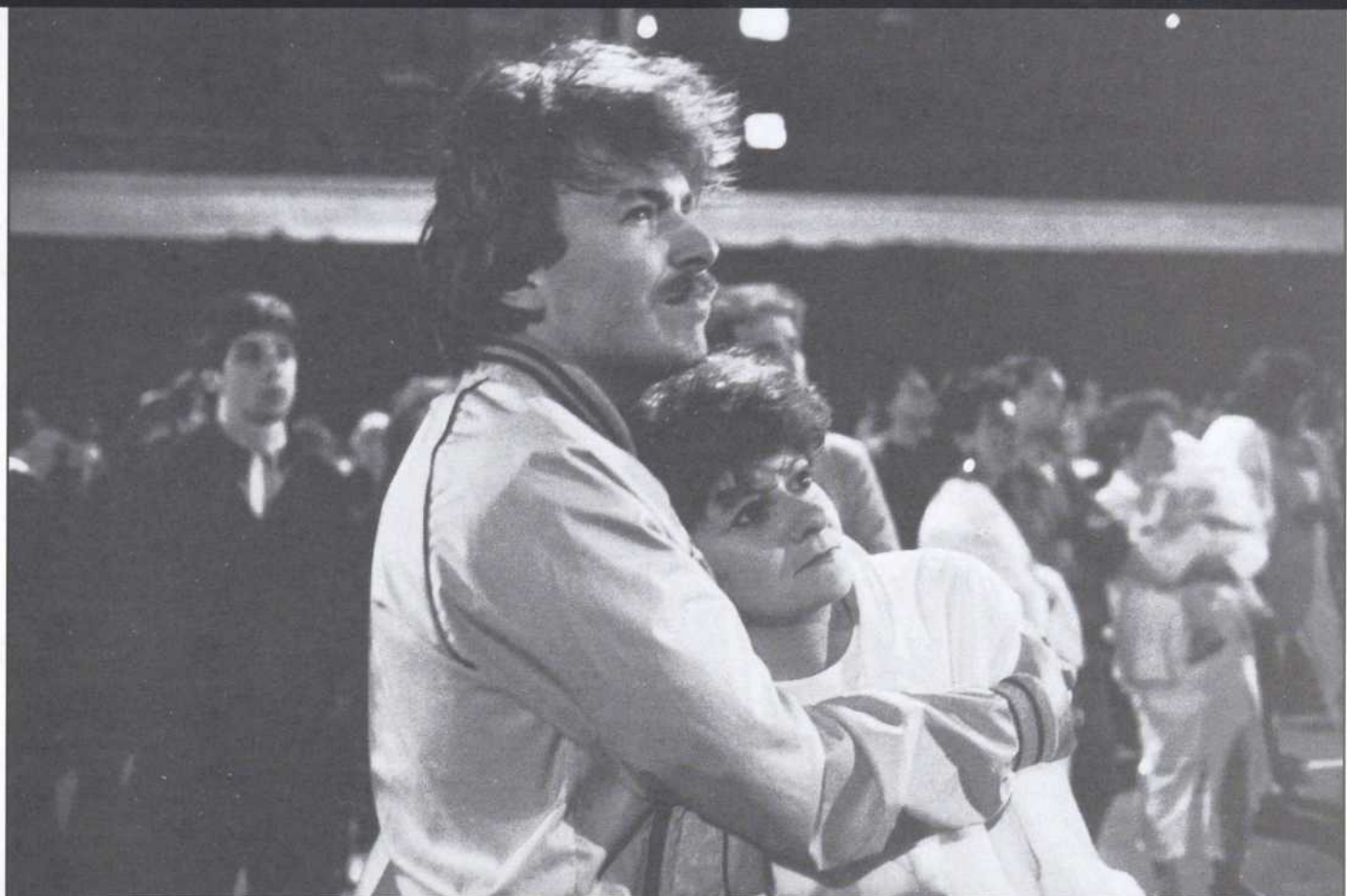
pour que le bonheur advienne et dure. Autant la sexualité est désir, autant le corps est besoin, autant l'un et l'autre nous rappellent dans notre chair de quoi nous sommes faits, jusqu'où nous pouvons aller et ce que nous ne serons jamais. La souffrance et la mort font partie de nos vies, et il n'est pas de bonheur possible si je ne leur fais pas de place lorsqu'elles adviennent. C'est pourquoi mon bonheur a parfois le souffle court.

En pensant au bonheur, j'ai pris conscience de la variété des bonheurs selon les âges de ma vie. À quarante-cinq ans, je regarde derrière moi, pour me rendre compte que mon bonheur actuel m'aurait paru ridicule et sans intérêt à vingt-cinq ans, et que je me serais regardée avec pitié, à quinze ans, si je m'étais vue ainsi.

Des bonheurs de ma vie me reviennent par fragments. Je me revois, âgée de deux ans et demi, trois ans, l'été par un matin de soleil, marchant dans l'herbe mouillée, verte et brillante, regardant un chat pas très loin. Ma grand-mère me tient par la main, main qui s'échappe, et nous cueillons des framboises. Bonheur d'être dans ce qui était pour moi l'ordre des choses, bonheur d'être bien avec une grand-mère elle-même heureuse d'être là. Bonheur plus tard des framboises mangées avec de la crème, très épaisse.

Bonheur, l'été encore, à neuf, dix ans, avec mes frères et soeurs, bonheur excité de courir le soir de notre arrivée vers la plage immense d'Old Orchard et d'aller voir la mer, semblable à elle-même, un été après l'autre. Bonheur d'avoir le souffle coupé devant cette immensité retrouvée et de sentir qu'elle ne pourra jamais être contenue; contemplée certes, mais

1. L'auteure est psychologue et travaille comme psychothérapeute en milieu populaire au Centre St-Pierre de Montréal.



Jean F. Leblanc/STOCK

non contenue. Plaisir jour après jour, de découvrir la mer et le ciel, les vagues et les rochers, toujours pareils et jamais pareils. J'en ai gardé un goût des paysages qui est une des plus grandes joies de ma vie.

*

Bonheur à quinze ans, d'inventer une danse sur la musique des «Saisons» de Vivaldi, quand les énergies et les émotions puissantes de cet âge me donnaient une irrésistible envie de bouger en résonance avec les intensités que j'éprouvais. La musique donnait une forme aux excitations qui m'habitaient, une forme que je trouvais belle et que j'aimais. J'avais l'impression de faire corps avec la musique. Les adolescents d'aujourd'hui, mon fils, ses amis, ses cousins, vivent un plaisir probablement semblable au mien, dans le rock. La musique de Led Zeppelin et d'Aerosmith, instruments joués à la limite du supportable, les voix tantôt rêveuses parfois hurlantes, leur parlent d'eux-mêmes sans le leur dire. Cette musique qui nomme sans en avoir l'air est essentielle au bonheur quand on a quinze ans.

*

Les années de la vingtaine et de la trentaine se bousculent dans mes souvenirs. J'en garde l'image d'une activité effrénée dans le travail, comme dans les voyages au travers des Amériques. Années où je tentais d'accomplir, où je confrontais les rêves de l'enfance et de l'ado-

lescence au réel. Âges de puissance du corps, qui trouve plaisir à aimer, à découvrir et à explorer sensuellement, corps ca-

Le corps définit notre appartenance à l'humanité commune, dans ce qui nous est commun à tous comme dans nos différences.

pable d'abattre besognes après besognes sans éprouver le besoin du repos, ou qui récupère en une nuit l'énergie d'une semaine. Bonheur dans cet âge, quand la société apporte les ressources nécessaires, d'expérimenter un pouvoir, une efficacité dans le réel; et dans cette expérience de pouvoir, apprendre peu à peu à sentir et à reconnaître ses limites. Un peu à peu souvent pénible et qui devient précieux à la longue, puisqu'il permet de saisir un peu mieux la mesure de soi et d'estimer la contribution des autres, de reconnaître tout ce qu'on leur doit.

Je crois que le maître mot, pour moi, du bonheur de ces années est «construire passionnément, vivre intensément», le meilleur comme le pire. «Le corps sui-

vit», en peinant à certaines heures, mais il suivait. Quel bonheur à ces âges, quand nous pouvons réaliser des rêves de jeunesse et que ces réalisations facilitent la guérison de certaines blessures intérieures. Le jeune adulte qui veut faire sa place dans le monde, et contribuer par ses qualités propres à la vie de ses proches et de son milieu, a besoin que sa société lui offre un minimum de conditions, de possibilités pour y arriver. Le bonheur des jeunes adultes est à ce prix.

*

Les bonheurs de la quarantaine. Je les découvre à peine. Apprivoiser le changement des énergies corporelles, le besoin de repos et de détente plus nécessaires. L'intensité du corps qui fait place à une intériorité plus fragile, plus sensible aussi. Un goût d'approfondir la pensée et les relations avec les autres, une espèce de douceur et de compassion envers la vie et envers les êtres émergents, se font jour. Le désir de goûter ce qui est, en sachant maintenant que ce qui est aujourd'hui ne sera plus demain et qu'autre chose sera et s'en ira. Une solidarité plus charnelle prend place, comme si peu à peu je reconnaissais dans les différents visages de l'expérience humaine des aspects de moi-même. En vieillissant, il me semble que davantage d'aspects de la vie humaine me deviennent familiers et chers.

Cela semble me venir de la contemplation des paysages. La pérennité de la nature et de l'univers, au travers de ses destructions et de ses mouvements immenses, me rend sereine. Ce qui, je m'en rends compte, me rejoint plus que tout, c'est la contemplation de la vie et des personnes de tous âges que je croise dans le métro ou sur la rue. Tous me parlent de l'expérience humaine, de ses espoirs, de ses luttes, de ses échecs et de notre incroyable propension à durer, à cause de la beauté du monde et de notre indéracinable instinct de vie qui, tel les brins d'herbe dans l'asphalte des villes, se nourrit de tout ce qui peut le soutenir.

Je vieillis dans le contexte d'une société qui se déstructure profondément, même si le capital se restructure, nous dit-on. Ce qui nous montre bien que ce qui fait le bonheur des grands capitalistes ne fait pas nécessairement le bonheur de la société et ne facilite en rien le tissage des liens économiques et sociaux au ras du sol. Heureusement que nous sommes encore capables de culture, particulièrement de nouvelles danses, de cirque et de musique. L'essor récent de ces arts nous montre que quand le sens des mots est perverti et que le politique ment, le corps, lui, demeure capable d'expressions, de cris et de métaphores. Le corps, lui, ne ment pas, lorsqu'un oeil de chair le regarde, dans la proximité de la scène ou dans l'intimité du lit.

Dans ce contexte de déstructuration, je vois la sexualité comme cette force qui nous rappelle que nous appartenons profondément à l'ordre des vivants, et que l'essence même du monde des vivants, c'est d'établir avec l'environnement des relations qui rendent la vie possible et lui permettent de se multiplier, dans l'ordre de la nature comme dans l'ordre de la cul-

ture. La sexualité me dit qu'il n'est point de société humaine si les vivants, humains et autres, n'y sont plus respectés et honorés, et s'il n'y a plus de place pour le désir médiatisé par la culture.

Je découvre en écrivant à quel point, ces années-ci, je me relie fortement à la nature. J'observe ma cour et mon minuscule jardin. Je regarde avec attention les arbres de ma rue et les oiseaux. Je me relie à la nature par mes sens et par mon corps et sur le plan du sens, je m'y relie métaphoriquement comme à une source

La conscience et le respect de cette humanité commune, voilà pour moi une condition fondamentale du bonheur.

inépuisable. Je suis particulièrement attentive à la manière dont les végétaux et les animaux s'y prennent pour refaire leurs territoires et poursuivre leurs croisances au travers des interruptions et des déstructurations continues que les saisons introduisent, particulièrement l'hiver. J'aime observer là combien et comment la vie prend soin d'elle-même dans l'univers plus vaste des sols et des climats.

Je ne connais pas encore personnellement la vieillesse. Je vois mes parents et leurs familles s'y adapter, année après année, tantôt avec bonheur, tantôt

dans des épisodes plus douloureux ou cocasses, chacun selon son contexte et son tempérament. Ce qui me touche et me réjouit, au fil du temps, c'est de les voir vivants de l'intérieur, s'assouplir un peu plus, encore capables de changement selon leurs forces. Ils vieillissent bien, ils ont de bonnes conditions pour le faire, qui leur facilitent ces derniers passages de leur vie. Leur présence m'aide à raffermir en moi le sens d'une continuité profonde entre les générations et à identifier peu à peu les forces de croissance qui s'y sont transmises.

Le contact avec ces anciens participe aussi à mon bonheur. Et quand je pense au vieillissement et à la mort, cette ultime étape du corps, je me dis que vieillir et mourir représentent à merveille le lent épuisement des forces individuelles et la nécessité du passage, du départ, qui accompagne ce qui est devenu désuet et, plus généralement, ce qui a accompli son parcours. J'aurai moi aussi à mourir.

En terminant ce texte, une dernière réflexion sur le corps me vient. Le corps définit notre appartenance à l'humanité commune, dans ce qui nous est commun à tous comme dans nos différences. La conscience et le respect de cette humanité commune, voilà pour moi une condition fondamentale du bonheur. À chaque matin, je nous regarde dans le métro, venant de 100 pays du monde, aidant au besoin une jeune mère à porter la poussette de son bébé, capables de nous sourire et de rire si un incident bénin survient. Je me dis qu'il y a 40 ans, dans cette ville, une telle convivialité simple des personnes et des nations était impossible. Cela me donne raison d'espérer, si nous continuons à tenir comme à la prune de nos yeux au respect de notre commune humanité. ■

LES SOIRÉES RELATIONS SUR CASSETTES VIDÉOS

Quelques sujets disponibles (on peut demander la liste complète):

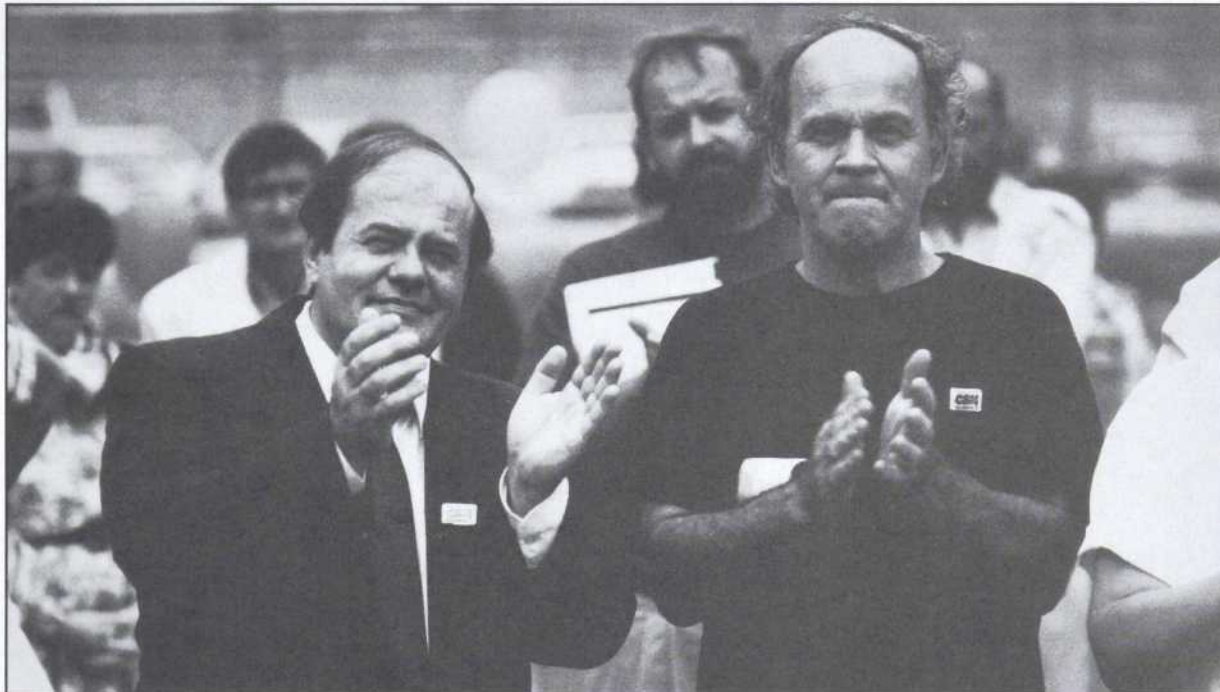
● Relancer Montréal, autrement (19-10-92) ● Santo Domingo, nouvelle chance pour l'Évangile? (23-11-92) ● L'ingérence, de quel droit? (18-01-93) ● Quel avenir pour les 20-30 ans? (15-02-93) ● Les États-Unis de Bill Clinton (15-03-93) ● La religion: sa place à l'école? (19-04-93) ● Achiel Peelman: «Le Christ est-il amérindien?» (17-05-93) ● Vers une culture publique commune au Québec (18-10-93) ● Repenser le système pénal (15-11-93) ● Défis posés à l'Afrique (13-12-93) ● Nouvelles technologies de procréation (17-01-94) ● Régler le déficit: à quel prix? (21-02-94) ● La voix des femmes autochtones (21-03-94) ● Quel avenir pour l'engagement social – spécial 600^e numéro de *Relations* (18-04-94) ● Francisco De Roux: «Le processus de démocratisation en Amérique latine» (09-05-94)

Achat: 25,00\$ par cassette. Location (10 jours): 7,00\$ par cassette. Ces prix incluent la TPS et TVQ. Frais d'expédition en sus. Chèques ou mandats-poste à l'ordre du Centre justice et foi. Bien préciser le sujet et le format de la cassette (VHS ou Beta). S'adresser à Pauline Roy-Servant.

Centre justice et foi, 25 Jarry ouest, Montréal H2P 1S6 Tél.: (514) 387-2541

MILITER ET ÊTRE HEUREUX

par Joseph Giguère¹



Robert Fréchette/STOCK

Pour qui sait percevoir, une connivence particulière avec le bonheur est repérable dans tous les secteurs de la militance sociale.

Mon cher Serge,

Quelle bonne surprise! Après un silence qui s'éternisait depuis ton départ l'an dernier, voilà que, le jour même de mon anniversaire, tu me gratifies d'une superbe lettre. Je devrais presque dire d'un roman, avec comme sujet la vie mexicaine. Des descriptions savoureuses que j'ai avalées goulûment.

Tout d'abord félicitations pour ton nouvel emploi. Tu te doutes un peu de ma première réaction. Connaissant les luttes d'ici, tu peux comprendre que mon affectivité militante a traversé une zone de turbulence au moment d'enregistrer que tu travaillais pour l'ALÉNA. Mais c'est fait. Il ne reste plus maintenant en moi qu'une

franche admiration de te savoir dans un poste aussi prestigieux que celui de directeur des communications du bureau de l'ALÉNA, au Mexique.

En passant, ça m'a fait plaisir d'entendre dire que notre application à perfectionner l'espagnol, au cours de nos années de coopération internationale, est peut-être ce qui ultimement t'a permis de l'emporter sur les autres candidats lors du processus de sélection.

Je dois te dire que tes vœux d'anniversaire m'ont carrément stupéfié: c'est de la vraie télépathie. Te référant à mon travail dans le mouvement populaire, tu me souhaites «une évolution matérielle favorable, afin de jouir un peu plus des bonnes choses de la vie, de connaître davantage le bonheur» que, selon toi, je me tue à chercher pour les autres.

Imagine-toi que tes souhaits, plutôt singuliers, tombent exactement au moment où, dans un comité de travail de la revue, on me demande de réfléchir sur le bonheur et la militance sociale. Avant ta lettre, j'avais tendance à me considérer comme un militant heureux. Maintenant, je vois bien que ce n'est pas si simple

puisque quelques lignes de ta part ont suffi pour qu'un doute vienne assombrir les schémas lumineux qui commençaient à briller dans ma tête. Pour te punir du problème que tu me causes, tu vas devoir souffrir que je te livre quelques-uns de mes propos sur la question, car je suis maintenant avide de connaître tes commentaires.

Je te signale que j'ai été intrigué par ton allusion aux «bonnes choses de la vie» dont je pourrais jouir un peu plus, grâce à «une évolution matérielle favorable». Tu ne donnes pas de précision, mais mon imagination, généreusement inspirée par l'ambiance et les détails de ta lettre, a tôt fait de combler cette lacune. S'évader à bord de supersoniques luxueux pour des destinations exotiques, séjourner dans les capitales de l'art, sympathiser avec des gens qui incarnent le raffinement des civilisations millénaires, se couler dans l'étincellement glauque des mers du Sud, goûter les délicats plaisirs de la table, dégustant des vins qui te mettent en bouche la pure lumière du ciel, cueillir la tendresse humaine en déployant les formes les plus cultivées et les plus soyeuses de la sensualité, etc., voi-

1. L'auteur, membre du comité de rédaction de *Relations* et directeur général du Centre St-Pierre, poursuit ici sa correspondance amorcée dans notre dossier de juin 1990, «L'ère du grand repli», où sa lettre à Serge portait sur «la militance sociale».

là les principales images de «bonnes choses» sur lesquelles tes fameux souhaits m'ont induit à fantasmer.

Cohabiter avec de telles images ne m'est pas désagréable, même si je n'entrevois pas de sitôt «l'évolution matérielle favorable» me permettant de les concrétiser. Mais là où tu me décontenances un peu, c'est lorsque d'emblée tu assimiles ces «bonnes choses» à des synonymes de bonheur. Sachant pertinemment que ce n'est pas ton genre de laisser les mots dépasser ta pensée, j'avoue que j'ai un

Oui, à n'en pas douter, il y a amitié naturelle entre justice et bonheur.

peu de mal à me sentir à l'aise avec tes vœux. Je vais avoir besoin de plus d'explications.

Oui, sans doute, l'argent améliorerait ma qualité de vie. Mais dans ma tête, il n'y a pas de lien automatique entre une telle amélioration et l'augmentation de mon bonheur. Une fois le minimum vital décentement assuré, le bonheur m'apparaît plus sensible à la qualité de la liberté qu'à la qualité des conditions matérielles.

Mon éducation et ma petite expérience m'ont pratiquement persuadé que le bonheur, s'il existe, ne peut se trouver ailleurs que dans une relation de communion avec l'humanité. Cette relation n'a pas à voir avec l'occasion de galoper autour de la planète. Elle procède plutôt d'une disposition intérieure, inconsciente, à se situer de façon active, amoureuse et responsable dans ce grand corps que forme l'humanité. Parce qu'elles tendent à alourdir et à domestiquer la liberté, la possession et la consommation des richesses matérielles finissent bien souvent par constituer des entraves plutôt que des supports à cette disposition.

Cette expression de «communion avec l'humanité» va peut-être te paraître abstraite, mystique même, mais elle me semble justement avoir la largeur suffisante pour exprimer la signification profonde, l'horizon fondamental, des luttes pour la justice sociale. C'est notre appartenance commune au grand corps-humanité qui fonde l'égalité entre les personnes et explique notre indestructible aspiration à la fraternité. Chaque collectivité, chaque société est en quelque sorte une réplique de l'humanité. Qu'est-ce que la justice, sinon que toutes les parties du corps soient traitées avec la même dignité et que la vie circule abondamment en cha-

cune d'elles? Qu'est-ce que le combat pour la justice, sinon l'effort concerté et acharné pour incorporer dans l'humanité intégrale ses membres distancés, affaiblis et atrophiés?

Oui, à n'en pas douter, il y a amitié naturelle entre justice et bonheur. C'est, selon mon hypothèse, la présence de ce dernier qui explique, ultimement, la continuité historique de l'engagement des militantes et des militants dans les combats pour la justice sociale. Par confusion idéologique et désinformation récurrente, persiste malheureusement, dans beaucoup de milieux, l'impression que la joie des combattants sociaux n'est qu'une espèce de décoction d'appareil, figée et insipide. Pourtant, s'il y a un univers plein de passion et d'émotions, c'est bien celui-là.

Au jeune médecin qui vient d'arracher un enfant à la mort, après des heures de soins intensifs, on prête spontanément une exultation intérieure d'une qualité et d'une intensité incomparables. Mais qui attribue une signification à l'émotion et à la fierté de la conseillère syndicale qui vient d'arracher un groupe de travailleurs et travailleuses au salaire minimum, au mépris et à l'arbitraire, après des mois d'astuces stratégiques et de négociations habiles pour obtenir une première convention collective?

La famille qui se serre les coudes pour soutenir un membre plus faible ou aux prises avec une difficulté particulière connaît généralement un moment de plénitude extraordinaire. Et, pourtant, tu m'accuserais d'exagérer si je te disais que j'ai vécu, à la CSN, des dizaines d'expériences aussi belles dans l'organisation de la solidarité pour appuyer les syndicats en conflit. Plusieurs de ces expériences m'alimentent encore aujourd'hui, ayant été vécues à un niveau de signification leur conférant une valeur universelle.

Je me souviens notamment, comme si c'était hier, d'un euphorique souper de solidarité de la fin des années 70, réunissant plusieurs centaines de personnes pour célébrer la première convention collective du syndicat des quarante jeunes travailleurs et travailleuses de l'Agence provinciale, à Québec, suite à une grève de deux ans. Ce syndicat avait reçu, des mois durant, un appui ardent de plusieurs syndicats de la région de Québec, de l'ensemble des syndicats de la CSN, des autres centrales et même des groupes populaires. Lorsque, au beau milieu du souper, la jeune présidente du syndicat, âgée de vingt ans, s'avança au micro et, d'une voix survoltée par l'émotion, proclama officiellement la fin de la grève et la victoire syndicale, ce fut un moment d'absolu: une ovation debout, d'une puissance

sismique, exprimant un enthousiasme collectif aux dimensions de l'extase. J'ai encore, gravée au cœur, une phrase du journaliste Guy Ferland qui était mon voisin de table ce soir-là. L'oeil traversé d'une lumière spéciale, il me dit entre deux gorgées de vin rouge arrosant son spaghetti: «ce sont des joies que les capitalistes ne connaissent pas».

Depuis quelques années, comme tu sais, je me retrouve dans le réseau des organismes populaires. Tu connais la précarité des conditions matérielles qui prévalent dans ce milieu. Actuellement, je te dirais que c'est pire encore en raison des coupures et de la restructuration des programmes de subvention. L'avenir se profile de plus en plus comme un angoissant point d'interrogation sur fond sinistrement opaque. Malgré tout, les groupes continuent. Certains tombent, mais d'autres apparaissent, souvent plus nombreux. Les militantes et militants réagissent, se réorganisent, élaborent de nouvelles stratégies, toujours soucieux de conserver une intervention de qualité, malgré les défis impossibles.

Qu'est-ce qui peut bien expliquer cette vitalité? Bien sûr, les problèmes sociaux sont là, toujours plus nombreux et criants, et il faut bien que quelqu'un essaie de les régler. Mais, plus fondamentalement, si une telle odyssee se poursuit, c'est qu'il se trouve encore suffisamment

Je pense sincèrement que le mouvement populaire carbure au bonheur.

de personnes avec cette disposition inconsciente dont je parlais plus haut. Des personnes déterminées à se situer de façon agissante, active et responsable dans le corps social ou, en d'autres mots, qui trouvent du sens à travailler avec acharnement à incorporer dans l'humanité intégrale les distancés, affaiblis et atrophiés mentionnés précédemment. Le sens en question constitue pour moi la substance la plus authentique du bonheur. Bref, je pense sincèrement que le mouvement populaire carbure au bonheur. Enlève ce carburant et il pourrait bien ne rester que des débris épars de cette mobilisation du don, qui tient en vie des milliers d'organismes. Quand je circule dans les groupes, je n'ai pas besoin d'antennes spéciales pour capter, dans le discours et les yeux de plusieurs intervenantes et intervenants, les accents



Jean-F. Leblanc/STOCK

Je ne veux pas voir nos enfants s'étioler dans une société frigide et percluse, qui n'a pas d'autres horizons à offrir que la consommation, la compétition et de mornes sentiers individualistes.

et les lueurs de l'intensité et de l'extase que j'ai évoquées tantôt.

Pour qui sait percevoir, j'ai l'impression que cette connivence particulière avec le bonheur est repérable dans tous les secteurs de la militance sociale. Au début des années 80, un chercheur du Centre de gestion des coopératives des HEC, dans une cueillette de données sur l'histoire du mouvement coopératif, a réalisé plusieurs entrevues avec des militants coopératifs retraités. Il me disait qu'au-delà de tous les valeureux faits et anecdotes recueillis, il avait été très impressionné d'observer que ces vieux avaient tous en commun les deux mêmes caractéristiques: être heureux et avoir le goût de se le communiquer.

Intensité et extase sont ici pour moi des mots clés. La disposition active à rassembler les exclus de toutes sortes dans le droit, la justice et la démocratie dégage une énergie qui mobilise tes meilleurs sentiments et les maintient constamment à un haut niveau d'effervescence, transformant ta vie en une espèce de déclaration d'amour permanente à l'humanité. Cet état d'harmonie profonde avec l'humain te permet de conserver une nappe phréatique intérieure habitée par des

chants d'oiseaux, même quand la cause de la justice t'amène dans les pires conflits avec ceux qui n'ont pas intérêt à ce qu'elle se concrétise.

Bien qu'il puisse être perverti sous l'action prolongée des conditions adverses, le cri pour la justice est, à sa source, un cri d'amour. Une clameur représentative de la souffrance humaine. Que les grands appareils de lutte sociale eux-mêmes répercutent. Dans une lettre à un jeune travailleur qui venait de rejoindre les rangs de la CGT française, Simone Weil écrivait: «Nous n'avons pas supprimé la misère et l'injustice; mais tu n'es plus seul. Tu ne peux pas toujours faire respecter tes droits; mais il y a une grande organisation qui les reconnaît, qui les proclame, qui peut élever la voix et qui se fait écouter².»

Enfin, mon cher Serge, je te remercie affectueusement de la préoccupation que tu manifestes à l'égard de mon bonheur mais, pour te le dire un peu simpliste-ment, je ne suis pas rongé par l'ennui. Je n'ai pas renoncé aux mers du Sud, mais je n'ai plus envie de m'évader trop longtemps de la tâche, qui m'apparaît impérieuse, d'entretenir dans la société l'oxygène de la lutte pour la justice et la fraternité. Je ne veux pas voir nos enfants s'étioler dans une société frigide et percluse, qui n'a pas d'autres horizons à offrir que la consommation, la compétition et de mornes sentiers individualistes.

L'absolutisation de l'individualisme fait

que les jeunes n'ont pas d'objectifs de vie qui dépassent leur «moi». Voilà peut-être pourquoi ils s'ouvrent les veines à répétition. Pour être heureux, il faut avoir des raisons de vivre qui sont plus importantes que la vie. Seule l'identification intense au corps-humanité est capable de procurer de telles raisons. Tu peux alors te sacrifier librement pour le corps, sachant que dans son épanouissement réside ton bien.

Permetts-moi de conclure en évoquant l'esprit du «Che». S'il vous plaît, ne me taxe pas d'affreux romantique. Je n'ai pas envie de me censurer, comme un tas d'ex-militantes et militants qui se mettent à glousser de dédain indigné chaque fois qu'on mentionne devant eux des valeurs collectives et des idéaux dépassant les contours de leur cocon matérialiste. C'est une citation que j'ai prise dans la correspondance de Maurice Lefèbvre, missionnaire québécois en Bolivie, militant pour la justice, assassiné dans les rues de LaPaz lors du coup d'État militaire du Banzer, en 1971. Dans une lettre à ses parents, le «Che» écrivait: «Beaucoup me diront aventurier et je le suis; seulement, je suis un aventurier d'un type spécial: je suis de ceux qui savent risquer leur peau pour démontrer leurs vérités³.»

Je m'arrête ici. Mes propos ne sont malheureusement pas aussi affriolants que tes descriptions mexicaines. Mais j'espère que tu m'as suivi. J'ai hâte de connaître tes réactions. Chau! ■

Joseph

2. Weil Simone, *La condition ouvrière*, Paris, Gallimard, 1951, p. 293.

3. *Revue Prêtres et laïcs* (ancêtre de *Vie Ouvrière*), février 1969, p. 105.

FRAGMENTS POUR LE BONHEUR

par Dominique Boisvert¹

Vingt-cinq morceaux épars, que j'ai disposés sur ma feuille, comme les pièces d'un puzzle. Chacun, à sa manière, tente de frayer un sentier vers le bonheur. À toi, lecteur, lectrice, d'essayer, pour toi-même, d'en faire du sens...

Quelle **témérité** que de prétendre parler bonheur! Faudrait d'abord être heureux, indiscutablement. Et même là, la recette ne serait sans doute pas transmissible. Car n'y a-t-il pas autant de routes vers le bonheur qu'il y a de marcheurs?

*

Au sortir des **Exercices spirituels**², au printemps de 1992, j'éprouvais une telle plénitude que j'avais dit à des proches ne pouvoir jamais rien souhaiter de meilleur à mes amis. J'y avais trouvé une richesse, une joie et une sérénité inaccessibles jusqu'alors. Du bonheur trouvé au cœur de cette expérience, comment rendre compte?

*

Pourra-t-on lire ces lignes sans y voir d'intention moralisatrice? Peut-on aller à contre-courant sans être perçu comme traître à la modernité, contester certaines valeurs ambiantes sans paraître renier le progrès, redécouvrir des richesses du passé sans pour autant tourner le dos à l'avenir?

*

Le bonheur est parfois fait d'**ingrédients inattendus**: le silence (celui des paroles,

mais aussi celui des informations et des médias), l'abandon total ou le « lâcher prise », les longs moments de prière, au même titre que les marches dans la nature ou les temps de lecture ou de travail manuel. Comme si le bonheur pouvait se recevoir, tout autant que se chercher...

*

S'abandonner totalement à l'amour de Dieu: pari fou mais capital, cœur même de l'expérience. **Lâcher prise**, baisser la garde, renoncer à tout contrôle: rude épreuve pour nous tous qui sommes devenus les maîtres de la création, les acteurs de nos vies et les seuls maîtres à bord. L'individu, responsable et créateur d'un monde de plus en plus complexe et performant, n'accepte pas facilement de quitter le centre pour s'en remettre à tout autre qu'à lui-même. L'abandon, paradoxalement, n'est souvent conquis qu'au terme d'une rude bataille.

*

Que feriez-vous, du temps qui vous reste, si vous appreniez que vous n'avez plus **que trois ou six mois à vivre**? C'est souvent là une bonne mesure du bonheur. Invitation à revoir nos priorités, à situer nos choix dans leur juste perspective...

*

Soyons francs! **Les contraintes de la vie**, pour chacun d'entre nous (engagements familiaux ou professionnels, moyens financiers, formation, handicaps), empêchent-elles vraiment de commencer à faire, même modestement, ce qui nous

tient le plus à cœur devant l'échéance prochaine de la mort?

*

Sérénité... Le plus important peut-être, et le plus difficile des mots à décrire comme des attitudes à développer. Éprouver constamment le calme qui règne au fond de l'eau, quelle que soit la tempête qui agite la surface. Se savoir ancrés dans la solidité du roc, malgré les secousses et les cahots de nos vies quotidiennes. Apprendre ce sourire qui n'est ni désincarné ni factice, mais que rien ni personne ne peut nous arracher...

*

Il était une fois une personne, qui cherchait qui elle était en vérité. Elle avait beau se téléphoner souvent, il y avait trop rarement de réponse au bout du fil. Elle interrogeait ses proches, consultait livres et spécialistes: personne ne pouvait lui donner la réponse qu'elle cherchait. Alors qu'elle avait finalement abandonné sa propre recherche pour s'en remettre totalement à la recherche de Dieu, elle découvrit avec stupeur au cœur même du silence ce qu'elle avait cherché en vain: en étant très attentive, elle parvenait à se «**syntoniser**» parfaitement, à chaque

1. Marié et père de deux garçons, l'auteur est avocat et milite depuis vingt ans dans les questions de droits humains et de solidarité internationale. Membre du comité de rédaction de *Relations*, il collabore à divers titres au Centre justice et foi depuis 1990.
2. Les *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola sont une démarche spirituelle développée par le fondateur des Jésuites et offerte depuis lors aux chrétiens tant laïques que religieux.

instant, captant les ondes sans cesse modulées et cherchant seulement à s'ajuster. Elle était un récepteur, capable des plus belles musiques. Elle cessa de vouloir faire l'émetteur.

★

Pour qui se sait aimé vraiment, de l'amour indéfectible que Dieu offre à chaque instant, la liberté n'a plus de limites. Pour qui s'en remet totalement en Dieu, quel danger devrait-il craindre? Quel paradoxe! Confiance et obéissance ouvrent les portes d'une **liberté** que nul ne peut ravir. Tout comme la vérité, vécue dans cet abandon, ne peut que rendre libre. Les exemples en sont nombreux, de tous temps. Dictateurs et oppresseurs, tenez-vous-le pour dit!

★

Avons-nous peur de nos convictions? Sommes-nous devenus trop timides? Croyons-nous trop peu à notre propre bonheur? Ou peut-être notre bonheur est-il souvent trop fragile? Toujours est-il que les chrétiens sont souvent **fort discrets sur ce qui les fait vivre et espérer**. Pourtant, comme Pierre et Jean disaient devant le Grand Conseil d'Israël, «nous ne pouvons pas ne pas dire ce que nous avons vu et entendu».

★

«Vivre l'instant présent». L'une des clefs pour le bonheur. Car c'est le seul et unique espace-temps que j'habite, à chaque moment, le seul que je peux éprouver, agir, vivre. Je n'ai plus accès à celui d'avant, et ne peux savoir si celui d'après me sera jamais donné. Vivre chaque instant comme un trésor unique, mais **vivre chaque instant sur fond d'éternité**. Marchant pas à pas, mais gardant le regard haut, fixé sur l'horizon. Meilleure façon de ne pas s'arrêter aux cailloux du chemin ni se perdre dans les méandres de la route.

★

Un jésuite et poète anglais, Gérard Manley Hopkins, chantait l'importance, pour chaque être de la création, de **jouer «sa» note** dans la grande symphonie de l'univers. Forcément, nous émettons tous un son, plus ou moins ajusté. D'où l'utilité de bien syntoniser. Mais notre participation au concert se limite – dure constatation pour notre ego – à une seule note. Plus ou moins riche d'harmoniques, certes, sonore ou plus discrète, soliste ou fondue

dans les chœurs, mais néanmoins note unique. Quelle est ma note?

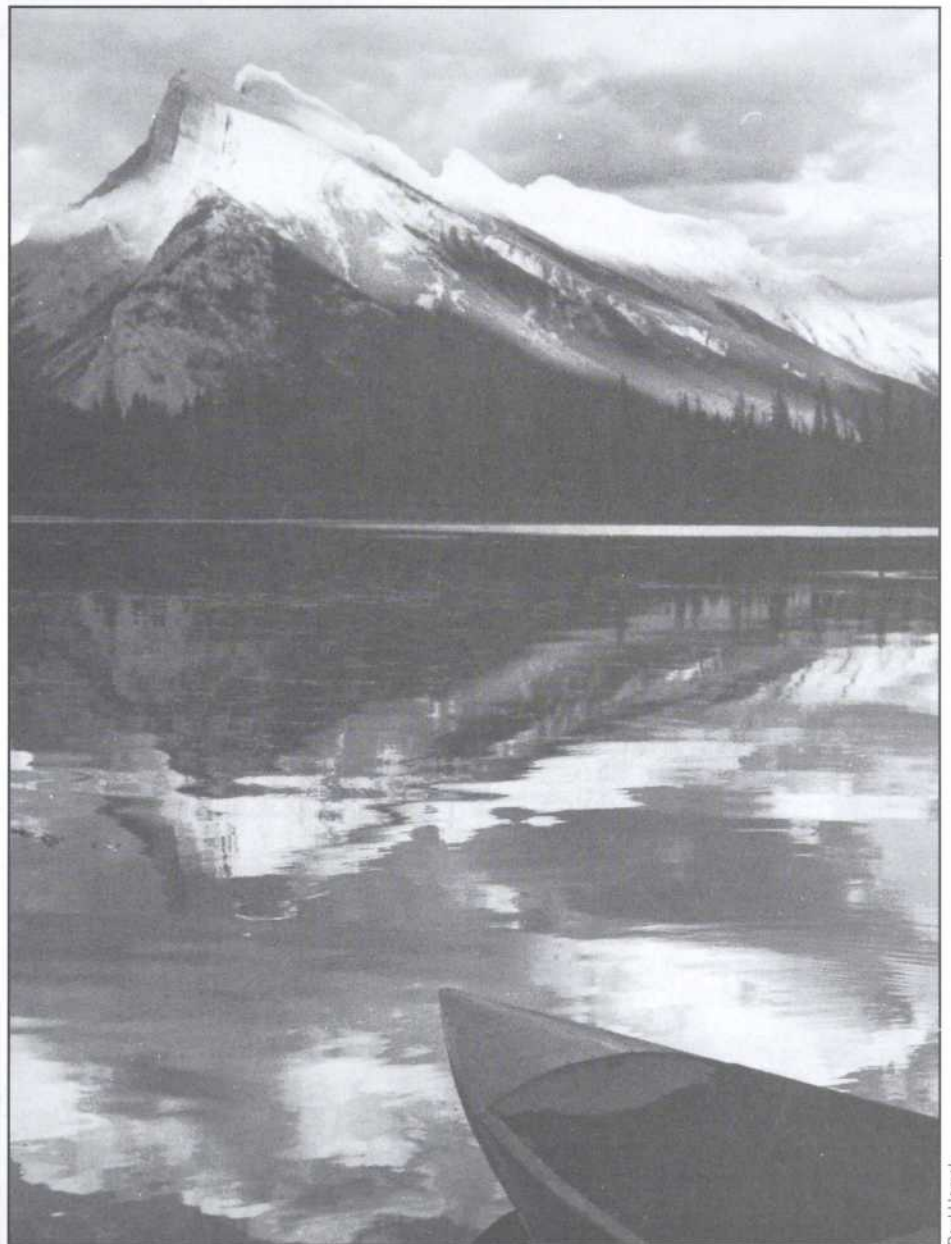
★

Les agriculteurs ont beaucoup à nous apprendre. À commencer par l'importance du temps. Que de choses ne peuvent se faire qu'avec le temps! La gestation de toutes les formes de vie, celle des plantes comme des animaux et des humains, mais aussi celle de l'esprit, ne se fait que dans la durée. La guérison aussi, comme l'évolution. Dans ce siècle de la vitesse sans cesse surpassée, il nous faut réap-

prendre à **donner le temps au temps**. Et si le bonheur avait, lui aussi, besoin de temps?

★

Pas mal anachronique que de parler du Diable, n'est-ce pas? Pourtant le Mal existe, indiscutablement. Les barbaries et les souffrances grandes et petites, rapportées chaque jour, empêchent de l'oublier. Et si le Malin était derrière **le Mal**? Dérangeant... Très dérangeant, dans un monde qu'on a voulu totalement maîtrisé et aseptisé. Et pourtant, le bonheur ne peut se construire sur l'ignorance ou sur



Paul Hamel

Vivre chaque instant comme un trésor unique, mais vivre chaque instant sur fond d'éternité, pas à pas, mais gardant le regard haut, fixé sur l'horizon...



Normand Blouin/STOCK

Le bonheur est parfois fait d'ingrédients inattendus :
le silence, l'abandon total, les longs moments de prière,
les marches dans la nature, les temps de lecture ou de travail manuel...

la négation du Mal. Le bonheur véritable doit assumer celui-ci et ne peut se trouver qu'au-delà.



Le dictionnaire a beau en parler comme d'un «état de complète satisfaction, de plénitude», le bonheur n'a pour la plupart d'entre nous rien d'un état. Il faudrait plutôt en parler comme de «**moments**», **souvent fugaces**, qui peuvent alterner avec des périodes de véritable «nuit noire». Certains ont prétendu qu'il serait tout aussi impossible de survivre à un bonheur permanent qu'à un orgasme permanent. Certains êtres parviennent peut-être à un état plus ou moins stable de bonheur. Mais pour la plupart des humains, il reste une quête perpétuelle, nourrie par ces instants merveilleux et impérissables de plénitude qui jalonnent la route.



Le bonheur n'est **ni dans l'avoir, ni dans la quantité**. Tout le monde connaît des cas de richesse ou d'abondance, en biens ou en d'autres ressources, qui n'ont pas rendu heureux. On pourrait même parier que ces cas sont plus nombreux que l'inverse. Le bonheur se trouverait-il plus du côté de l'être et de la qualité?



Est-il donc possible d'être heureux dans un monde actuel axé (dans nos pays du

Nord) sur la performance, le contrôle, la compétition, la vitesse, l'abondance, le bruit, l'obsolescence, l'éphémère, l'agitation? Oui, si l'on accepte de **choisir**, au milieu de tous ces possibles, ce qui peut rendre heureux. Plutôt que de se laisser emporter par ce puissant courant qui en vient souvent à imposer jusqu'à la conception même du bonheur. Le bonheur est toujours possible, même s'il faut parfois le chercher un peu à contre-courant.



Un ami prend quinze minutes, chaque matin, pour écrire comment il entrevoit sa journée. Une autre amie cherche le moyen, chaque jour, de «ne pas se perdre de vue». Pour un troisième, l'important c'est d'**être bien «au volant» de sa vie**, de ne pas se laisser balloter au gré des événements et des multiples sollicitations quotidiennes. Pour tous, c'est une question vitale d'être vraiment «en prise sur sa vie», de vivre sa vie plutôt que d'être vécu par elle. Et paradoxalement, cette volonté active n'est aucunement incompatible avec l'abandon total nécessaire.



Accepter que le bonheur est **un long cheminement**, une route avec ses multiples détours, ses piétinements où l'on semble tourner en rond, ses innombrables arrêts et redéparts. Une marche dont

St-Exupéry rappelait qu'elle est aussi importante que le puits vers lequel elle tend...



Gratuité et inutilité. Deux mots qui ne font guère les manchettes par les temps qui courent. Et pourtant deux trésors inépuisables et plus actuels que jamais. D'une richesse insoupçonnée et qu'on gagne, toujours, à redécouvrir. Comme le grain qui pourrit dans l'obscurité de la terre.



Au Québec, en 1994, **Dieu peut-il vraiment remplir toute une vie?** Peut-il suffire sans besoin de substituts ou d'autres éléments de décor? Peut-il combler une vie «pour la vie»? Vertige... Et ces questions ne s'adressent-elles qu'à des êtres d'exception, choisis, privilégiés? Ou s'adresse-t-elle à moi aussi?



Le bonheur est le **fruit d'un effort**. Curieux comme c'est à la fois quelque chose qui se reçoit, et qu'on ne peut donc pas arracher à la force des poignets, et quelque chose qui se gagne, qui ne nous tombe pas sur la tête! Comme si l'attention et l'écoute nécessaires pour accueillir le bonheur devaient être patiemment cultivées. C'est peut-être en ce sens que l'on fait son bonheur...



Pour discerner si le chemin parcouru est le bon pour moi maintenant, il faut voir si cela se fait **en douceur**. Sur ce point, la psychothérapie contemporaine et les *Exercices spirituels* d'Ignace se rejoignent. Car quoi qu'on en ait dit et quoi qu'on dise, l'homme et la femme sont faits pour vivre heureux. Dieu n'en demande pas moins!



Il me faut demander, humblement, chaque jour, d'être habité par cette Bonne Nouvelle de l'Alliance proposée par Dieu, dès l'origine. C'est **la Promesse**, coeur de notre foi et de notre espérance, début et fin de notre histoire, personnelle et collective. Déjà là et toujours à-venir. Don gratuit entre tous. Mais qu'il n'est pas interdit de demander.



Le bonheur: et pour toi?... ■

en bref

Célébrations, rencontres et sessions se succèdent dans le cadre du 8^e Centenaire de la naissance de **Sainte Claire d'Assise**. Ces événements permettent de mieux connaître cette femme exceptionnelle, fondatrice d'un grand Ordre bien vivant encore aujourd'hui. Il existe 18 000 Clarisses dans le monde, six monastères au Canada dont quatre sont au Québec. Les communautés sont diversifiées quant au nombre, à l'âge, au type d'implantation. Un même idéal les anime: la vie évangélique selon l'esprit de Claire d'Assise. Cet idéal est caractérisé par la suite du Christ pauvre et serviteur de tous. Pour tous renseignements supplémentaires: Service intercommunautaire d'animation franciscaine, 6341 rue de St-Vallier, Montréal H2S 2P6, tél.: (514) 279-7695.

L'histoire de *Relations* a été faite par de très nombreux collaborateurs qui se sont succédé, au fil des époques. L'un d'entre eux, **Raymond Bourgault s.j.**, est mort le 3 mai dernier, après une fructueuse carrière de plus de quarante ans comme professeur d'histoire et de langue grecques, puis de religion et de théologie. Penseur original, il a écrit dans *Relations* entre 1962 et 1987, en plus de faire partie du comité de rédaction de 1979 à 1982. La meilleure façon de le connaître, comme de rendre hommage à sa contribution sociale et intellectuelle, est de le rencontrer une dernière fois dans ses principaux écrits, rassemblés et présentés sous le titre *Ma question, c'était l'histoire*, que viennent tout juste de publier les Éditions Bellarmin.

Les parents subissent de nos jours des pressions de toutes sortes; il leur est de plus en plus difficile de vivre des valeurs humaines, communautaires et spirituelles, et de les transmettre à leurs enfants. En conséquence, c'est toute la société qui en souffre. Suite à ce constat, les évêques catholiques du Nord canadien ont convenu de porter une attention toute spéciale à la famille. Un projet, d'une durée de trois ans, sera lancé au mois de septembre 1994. S. Marie Zarowny, ssa, présentement à Fort Simpson (TNO), a été chargée de la coordination. **Les diocèses du Nord Canadien** participant à cette initiative sont ceux de Whitehorse, Prince George, Grouard-McLennan, MacKenzie-Fort Smith, Keewatin-Le Pas, Moosonee, Churchill-Baie d'Hudson et Labrador-Shefferville. Pour des renseignements supplémentaires: S. Marie Zarowny, Fort Simpson, tél.: (403) 695-2316.

Beaucoup ont entendu parler de l'option préférentielle pour les pauvres, associée essentiellement à l'Église d'Amérique latine où elle est apparue, dans un contexte de tiers monde où un large fossé sépare minorité nantie et majorité pauvre. Dans **Option justice, une exigence d'authenticité évangélique**, Peter J. Henriot, jésuite, directeur du Center of Concern de Washington de 1977 à 1988, fait valoir que l'option pour les pauvres peut s'appliquer partout. Avec lui, le lecteur revoit les visages divers qu'a pris cette option au cours de l'histoire de l'Église. Cette réflexion peut être éclairante pour toute personne soucieuse d'une analyse critique de la société et désireuse de travailler à la transformer. Publié aux Éditions Paulines, 5610 rue Beaubien est, Montréal H1T 1X5.

Le Canada est confronté à la réalité déplorable d'avoir plus d'un million deux cent mille enfants de moins de dix-huit ans dans la pauvreté. Depuis 1989, année où la Chambre des communes a passé la résolution d'éliminer **la pauvreté des enfants**, on a rajouté un quart de million d'enfants à la liste des enfants pauvres. Cette triste réalité nous est rappelée par *Campagne 2000* dans son *rapport 1993* sur la pauvreté des enfants au Canada. Pour une documentation complète sur les indicateurs de la pauvreté des enfants, envoyer une demande accompagnée de cinq dollars à: Service des publications, CCDS, 55 avenue Parkdale, CP 3505, Succ. C, Ottawa (Ont.) K1Y 4G1.

L'Église Vieille Catholique d'Allemagne, forte de 20 000 fidèles, s'est réunie en synode, en mai, pour amender son droit canon, de façon à rendre possible **l'ordination de femmes** à la prêtrise et à l'épiscopat. Cette décision avait été prise en 1991, dans la foulée de l'accession des femmes au diaconat en 1988, mais un moratoire de trois ans avait été prévu pour laisser le temps aux autres Églises Vieilles Catholiques de se prononcer. Aujourd'hui, celles de Hollande et d'Autriche sont d'accord. Les Suisses sont divisés: le synode a dit oui et l'évêque Gerni, non. Mais chez les Vieux Catholiques, la voix du synode prime. Seules l'Église de Pologne et l'Église polonaise des États-Unis se sont prononcées contre.

LE CAS DE L'ONTARIO

par Carla Lipsig-Mummé¹

Pour les mouvements de gauche, la récession qui a sévi durant les dix dernières années, dans les pays développés de l'Europe, ainsi qu'en Amérique du Nord, en Australie et en Nouvelle-Zélande, a été en quelque sorte un moment de vérité. Bien que la crise ait été vécue et résolue différemment d'un pays à l'autre, il y a eu, presque partout, confrontation entre les grands principes de base historiques et les choix politiques qu'il fallait faire à ce moment-là. Cette tension aura à son tour déclenché une remise en question des rapports internes entre les diverses composantes de «la» gauche, particulièrement entre le mouvement syndical et «son» parti politique. La solution fut souvent suicidaire sur le plan politique et a contribué à affaiblir le mouvement syndical.

Ce conflit fondamental des années 1980 met en évidence, en même temps, certaines des tensions fondamentales qui sont au sein de «la» gauche, à l'image de sa force et de ses faiblesses. Depuis toujours, elle a été un amalgame riche, instable, tendu, caractérisé par ses tensions et ses dissensions; elle est compo-

Il y a quelque chose dans l'expérience ontarienne qui est classique et typique des partis sociaux-démocrates au pouvoir depuis les années 1980.

sée de partis politiques de masse et de groupuscules, de groupes communautaires, d'institutions coopératives, de syndicats, de journaux, et de toute la gamme des institutions culturelles de la classe ouvrière.

Souvent une nation ou une région comptera plusieurs gauches, qui non seulement ne reconnaissent pas faire partie d'un même mouvement, mais ne partagent que minimalement les mêmes conceptions sur l'État, la propriété des moyens de production, l'importance de la démocratie ou l'importance relative des divers paliers de pouvoir politique. Il y a la gauche libertaire et la gauche parlementaire, la gauche sociale-démocrate et étatisante, la gauche communiste et étatisante, la gauche anti-étatique et associative...

Mais la dernière décennie aura partout été marquée par deux phénomènes convergents: d'une part, les partis sociaux-démocrates accèdent au pouvoir étatique en plein creux de la récession, dans un contexte de globalisation du capital et d'affaiblissement des États nationaux. D'autre part, la montée des forces radicales de droite, la remise en question du keynésianisme depuis le début de la période récessionnaire et la crise fiscale chronique de l'État-providence, ont coincé les partis politiques de la social-démocratie; les gauches occidentales traditionnelles –

qu'elles aient été associatives, étatisantes, anti-étatiques, révolutionnaires ou réformistes – ont dû tout remettre en question: leurs objectifs, leurs moyens, leurs ancrages et même leur avenir.

Le NPD ontarien

Le conflit qui oppose aujourd'hui le gouvernement npédiste de Bob Rae à des éléments importants du mouvement syndical, au nom de la responsabilité fiscale et de l'urgence de gérer le déficit, illustre très bien – trop bien! – les éléments plus universels de la crise de la social-démocratie et, indirectement, de la crise de la gauche occidentale dans son ensemble.

Élu en 1990, au début de la pire récession que l'Ontario ait connue depuis les années 1930, le NPD ontarien ne s'attendait pas à la victoire. Il arrivait sans préparation, sans plate-forme politique réelle, dépourvu de talents ministériels pour répondre au défi de gouverner pendant les années dures et n'ayant jamais précisé les limites de ses liens avec le mouvement syndical. Le gouvernement Rae fut vite frappé par la crise fiscale qui a affecté la plupart des autres sociétés durant les années 1980.

Tout comme le PQ durant son premier mandat, le gouvernement Rae promulguait l'équité sociale et proposait des réformes importantes au code du travail, au régime des impôts, à l'équité salariale, et à d'autres domaines de justice sociale. Certaines de ces mesures empruntées au Québec, ont rencontré – comme au Québec des années 1970 – une opposition féroce et tout à fait exagérée de la part du monde des affaires: celui-ci regardait le nouveau gouvernement socialisant comme le bolchévisme appréhendé. Rappelons que le même phénomène s'est révélé dans plusieurs pays, dont l'Australie durant les années 1970, la Suède durant les années 1930, l'Angleterre après la deuxième guerre mondiale: lors du premier mandat d'un gouvernement social-démocrate majoritaire, le monde des affaires fait son possible pour le déstabiliser, n'acceptant de vivre avec lui qu'au moment du deuxième mandat, quand il se rend compte de la nature limitée des changements entrepris par la social-démocratie au pouvoir dans une économie capitaliste. Au Québec, par exemple, le monde des affaires a appris à vivre avec les mesures de justice sociale, comme la loi anti-scab. Mais en Ontario, c'est comme si le monde des affaires n'avait pas encore perçu la nature circonscrite des réformes de Rae.

C'est la réforme du Code du travail qui a fourni le premier et le plus sérieux des champs de bataille. En 1991, le monde des affaires déclarait la guerre à des propositions qui étaient pourtant

1. L'auteure est directrice du Centre de recherche sur le travail et le syndicalisme, Université York, Toronto.



Falstead/Canapresse

Il fallait s'attendre à ce qu'à l'élection fédérale de 1993, le NPD fédéral écope de la frustration et de l'amertume des Ontariens.

plus limitées – et finalement moins efficaces – que celles promulguées par le Québec, il y a quinze ans. Face à cette opposition inattendue, le gouvernement Rae se mit à hésiter, tentant d'apaiser le monde des affaires et essayant de prendre ses distances vis-à-vis de ses alliés syndicaux. Dans sa réponse, en 1991 et 1992, le mouvement syndical se montra divisé, ce qui annonçait les divisions internes qui s'approfondiraient durant l'année 1993.

Les gaffes du gouvernement Rae se succédèrent: l'ouverture des magasins le dimanche malgré l'opposition acharnée d'une portion du mouvement syndical, le recul du gouvernement sur l'étatisation de l'assurance-automobile, etc. Entre-temps, on continuait de promulguer les réformes visant à sécuriser les travailleurs et travailleuses du secteur privé, s'assurant l'appui de leurs syndicats. Et le gouvernement continuait d'insister sur la priorité qu'il accordait à la réduction du chômage, sans toutefois le réduire beaucoup.

Or, vers la fin de 1992, ou au plus tard au mois de février suivant, Rae et son ministre des Finances, Loughren, commençaient à redéfinir les priorités du gouvernement. Faisaient-ils une lecture nouvelle des rapports entre les forces économiques et politiques? Croyaient-ils que seule la réduction du déficit pourrait sauver l'essentiel de l'État-providence? Ou en bons politiciens, tentaient-ils d'assurer leur réélection en 1995 en réduisant le déficit? Qu'est-ce qui a bien pu déclencher la conversion idéologique de Bob Rae au néo-conservatisme?

Chose certaine, cette conversion devient évidente en mars 1993. Après avoir vu un documentaire de TVO sur la crise fiscale de l'État-providence en Nouvelle-Zélande (documentaire que les leaders de ce pays ont réfuté par la suite), Rae se mit à exprimer son horreur face aux dangers du déficit; lors d'une retraite de son caucus, il insistait sur le fait que le maintien intégral des services et de l'appareil de l'État en Ontario mènerait à la banqueroute, comme c'était le cas, disait-il, en Nouvelle-Zélande.

Au printemps 1993, le déficit devient l'élément central du nou-

veau discours économique du gouvernement Rae. Il y eut certes des tiraillements au sein du caucus et du cabinet mais, finalement, très peu de députés démissionnèrent. Ayant été présente à la lutte contre la Loi 111 au Québec, en 1983, j'avais l'impression de vivre une sorte de «flash back»...

Que le gouvernement Rae propose un soi-disant contrat social aux employés du public et du para-public, à la fin de ce printemps pénible, n'eut rien de surprenant. Sa pensée économique était néo-conservatrice: la réduction du déficit devenait la clé de la reprise économique. On avait très bien peaufiné le discours social destiné au public: on invitait les travailleurs du secteur public, relativement bien protégés, à partager les coûts de la récession, au lieu de ne penser qu'à eux-mêmes; leurs concessions créeraient des emplois pour les chômeurs du privé. Le discours était astucieux. Le gouvernement Rae avait très soigneusement étudié ce qui s'était passé à Québec, surtout le conflit qui avait opposé le PQ aux syndicats, en 1982, et celui qui opposait les Libéraux aux syndicats, en 1993. Et il connaissait tous les boutons à peser pour manipuler l'opinion des citoyens ontariens... Cependant, l'objectif de réduire le déficit de 6 milliards de dollars dans un an ne pouvait que freiner toute reprise économique.

Durant tout cet été angoissant, le gouvernement Rae lutait pour convaincre l'opinion publique, tout en provoquant une scission au sein du mouvement syndical. Exacerbant les tensions entre le public et le privé, jouant sur les rivalités entre les Métallos et les Travailleurs canadiens de l'automobile, manipulant les négociations pour stimuler une discorde entre le SCFP et le Syndicat provincial des fonctionnaires (l'OPSEU), le gouvernement Rae construisait ses alliances au sein du mouvement syndical, sans trop se préoccuper de l'affaiblissement du mouvement syndical lui-même. Lorsque, finalement, le gouvernement promulgua sa loi sur le contrat social, celle-ci allait beaucoup plus loin que la Loi 111 au Québec. Après avoir annoncé la possibilité de supprimer plus de 20 000 emplois, imposé à l'ensemble du

secteur public douze jours de congé non payés, décrété un gel absolu sur l'embauche dans la fonction publique, il transformait aussi le système d'accréditation et la négociation collective dans le secteur public.

Le NPD perd ses appuis

Si, dans la vieille tradition sociale-démocrate, le NPD provincial agissait, au début de son mandat, comme un lieu de regroupement ou un point de repère pour l'ensemble de la gauche parlementaire et associative, par mi-mandat il était largement rejeté par l'ensemble des groupes populaires et des mouvements sociaux. Ce rejet exprime la désillusion profonde et inattendue de la gauche associative qui avait élu le NPD en 1990. Sans trop tenir compte des limites du possible pour un gouvernement comme le NPD, on répondait ainsi au virage idéologique du parti, à ses promesses brisées et ses objectifs marginalisés.

Au Québec, au début des années 1980, la perte de l'appui du mouvement populaire n'avait pas déstabilisé le PQ, car le parti était en quête d'une nouvelle identité et d'un nouvel ancrage, au centre de la gamme politique plutôt que sur sa gauche. En tout cas, la structure du PQ n'avait jamais offert aux groupes populaires et aux syndicats le rôle quasi officiel qui est traditionnel chez les partis sociaux-démocrates. Si la perte de l'appui de ces deux groupes ne nuisait que minimalement au PQ, il en allait tout autrement en Ontario. Dans cette province, ce sont les militants syndicaux qui fournissent l'appareil électoral du parti. Et les groupes populaires, en colère contre le gouvernement Rae, sont encore capables d'influer sur les priorités législatives. Depuis 1992-93, ils jouent leur rôle à l'extérieur du gouvernement, mais c'est un rôle puissant. Le gouvernement Rae – surtout dans les domaines du travail, des services sociaux, de la santé et de l'environnement – est prêt à aller loin pour éviter leur opposition lors de la prochaine campagne électorale.

Du côté du mouvement syndical, la réalité est beaucoup plus complexe. Depuis l'été 1993 et l'imposition de la loi sur le contrat

social aux travailleurs du secteur public, la Fédération ontarienne du travail (FTO) est de moins en moins capable de maintenir la solidarité entre ses affiliés du public et ceux du privé. Les réunions du conseil exécutif étaient tellement divisées, pendant quatre mois, que seul le vote du président pouvait les sortir de l'impasse! Lors de son congrès, en novembre 1993, les principaux syndicats du secteur privé – à l'exception des Travailleurs unis de l'automobile, soit les Métallos – les Travailleurs unis de l'alimentation et de commerce (TUAC), les nouveaux Travailleurs de la communication, de l'énergie et du papier, ont quitté la salle du congrès, refusant de débattre la proposition de priver le gouvernement Rae de l'appui syndical si la loi sur le contrat social n'était pas retirée. Cette proposition fut acceptée par un congrès à moitié vide et dominé par les syndicats du secteur public, les Travailleurs de l'automobile et la petite Union internationale des ouvriers en vêtements pour dame.

Depuis lors, ce groupe de syndicats du privé qui a quitté le congrès temporairement, rejoint maintenant par les travailleurs de la construction, a diffusé son analyse de la position «fondamentalement pro-syndicale» du gouvernement Rae et de l'importance qu'il accorde à l'appui au NPD lors des prochaines élections. Il joue le rôle de cavalier seul et, dans un proche avenir, compte tenir un colloque sur l'action politique et l'avenir de la social-démocratie. Allons-nous vers une scission réelle du mouvement syndical ontarien? Le moins que l'on puisse dire, c'est que le virage néo-conservateur du gouvernement Rae et sa décision d'accorder la priorité à la réduction du déficit, aux dépens de ses propres employés syndiqués, a divisé le mouvement syndical et rendu son unité beaucoup plus difficile à maintenir.

Le NPD fédéral

Il fallait s'attendre à ce qu'à l'élection fédérale de 1993, le NPD fédéral écope de la frustration et de l'amertume des Ontariens. Mais son incapacité d'offrir une alternative aux politiques néo-conservatrices de Rae a scellé son sort, du moins en Ontario. Cette impuissance a également mis à nu les faiblesses de la structure du parti, l'absence d'intégration entre les paliers provincial et fédéral, l'incapacité du niveau fédéral à contrôler ses pendants provinciaux, surtout lorsqu'ils sont au pouvoir et que le parti fédéral ne l'est pas.

Le mal est profond. D'abord, le NPD fédéral est concurrencé par une gauche coalitionnaire. Depuis environ dix ans, au Canada anglais, la gauche rêve de coalitions entre les syndicats, les militants de gauche et les groupes populaires, tels les mouvements féministes et écologiques. Chez cette gauche, un parti politique est par définition sale et salissant, toujours prêt à trafiquer avec le pouvoir de l'État. On se sert du parti, on revendique, on manipule, mais on n'y investit pas grand-chose. Cette gauche – qui se situe plutôt dans la tradition anarchique sociale-démocrate –, semble croire qu'une coalition des forces de gauche extra-parlementaire, bien ancrée dans la société civile, serait capable, sans parti politique, de combattre le rayonnement de la nouvelle droite politique. Peu importe la défaite de 1988, autour du libre échange, et les nombreuses défaites qui suivirent. Cette gauche, qu'au Québec on qualifiera d'anarchique, croit à l'efficacité des coalitions extra-parlementaires. Face à la trahison du gouvernement Rae, elle a réussi à convaincre certains syndicats, comme les Travailleurs unis de l'automobile, de quitter le bateau.

Mais aussi, le NPD fédéral s'est montré incapable de contrôler et de limiter les dommages causés par Rae. Incapable de repositionner le parti afin d'offrir une alternative sociale-démocrate au

**VOTRE DON
VA LOIN**

*l'interaction
des
peuples*

Grâce à vous, Développement et Paix soutient, dans le tiers monde, l'action de partenaires courageux qui luttent pour un monde plus juste.

 **DÉVELOPPEMENT
ET PAIX**

5633, rue Sherbrooke Est
Montréal (Québec) H1N 1A3
(514) 257-8711



Frank Gurni/Canapresse

Le NPD ontarien a déclenché une remise en question des rapports internes entre les diverses composantes de la gauche, particulièrement entre le mouvement syndical et son parti politique.

néo-conservatisme de Rae. Incapable d'avancer une autre ligne politique, incapable de rallier les npédistes autour du fédéral, incapable de protéger le mouvement syndical contre les tactiques de division de Rae...

Un cas classique

Il y a quelque chose dans l'expérience ontarienne qui est classique et typique des partis sociaux-démocrates au pouvoir depuis les années 1980: un parti élu en pleine récession, appelé à nettoyer les dégâts d'un capitalisme en mal de globalisation, interpellé à donner vie à un programme keynésien mais, comme gouvernement provincial, n'ayant aucun contrôle sur la politique monétaire ou fiscale.

Face à la crise fiscale de l'État-providence, tous les partis sociaux-démocrates au pouvoir, l'un après l'autre, ont tenté de solutionner «leur» crise par le démantèlement partiel ou radical de l'appareil et des services de l'État. Il s'agissait de dégraisser l'État: réduction importante des services, remise en question de l'universalité dans les domaines de la santé, de l'éducation supérieure et de l'accès aux régimes de retraite. Privatisation cachée de l'éducation, comme en Australie et tout récemment, en Ontario. Également, dérégulation des banques, réduction ou abolition des protections tarifaires pour les industries manufacturières, etc. En France, en Australie, en Nouvelle-Zélande et ailleurs, la recette des gouvernements sociaux-démocrates, du-

rant cette période sauvage de restructuration du capital, était déterminée par des paramètres établis par la nouvelle droite politique et par le déplacement de l'échiquier politique vers la droite. Presque partout, la solution de la sociale-démocratie régnante était d'emprunter la logique économique néo-conservatrice afin de sauver les meubles de la social-démocratie.

Pour le gouvernement Rae, une telle stratégie a eu pour conséquence de rendre ses objectifs à long terme inaccessibles et de traiter ses alliés naturels comme des ennemis. Incapable d'attirer une nouvelle base après avoir déchiré les faibles solidarités du mouvement syndical et avoir permis à la gauche anti-parlementaire de triompher avec son interprétation des limites inhérentes à la social-démocratie et au parlementarisme, le gouvernement Rae se retrouve aujourd'hui, quelques mois avant la prochaine élection, privé de la moitié de sa base naturelle, en quête d'un nouvel ancrage chez un électorat fictif, le citoyen ordinaire.

Triste ironie, ce sont ces mêmes syndicats ontariens de l'industrie lourde et du commerce qui, il y a quelques mois, n'ont pas voulu user de leur influence considérable auprès du gouvernement Rae pour contrer le contrat social, qui, aujourd'hui, écopent des effets indirects de ce contrat. Car leurs employeurs demandent maintenant les mêmes concessions dans le secteur privé que celles que le gouvernement a arrachées aux travailleurs du secteur public. Triste ironie, car c'est un gouvernement social-démocrate qui a ouvert la voie aux employeurs militants du secteur privé. Mais en cela aussi, l'expérience ontarienne est classique. ■

L'APRÈS GATT ET LE SECTEUR AGRO-ALIMENTAIRE

par Yvon Proulx¹

Conclue le 15 avril dernier, la conduite de la dernière ronde de négociations du GATT a suscité des réactions diverses de la part de groupes intéressés par l'agro-alimentaire. Un grand nombre de producteurs et productrices agricoles se sont sentis fortement menacés quand on a déposé sur la table des négociations des propositions incompatibles avec le maintien à long terme d'un système de mise en marché, la gestion de l'offre; ce système avait été le principal instrument de stabilité du revenu agricole et de plusieurs secteurs de l'industrie agro-alimentaire québécoise depuis presque un quart de siècle.

La presse écrite et parlée, en général, a applaudi cette remise en cause, jugeant que la gestion de l'offre accordait, depuis trop longtemps, des pouvoirs abusifs aux producteurs. Un grand nombre de consommateurs se sont mis à rêver que la conclusion de cet accord présageait pour eux des jours meilleurs, c'est-à-dire que les prix des aliments allait baisser substantiellement.

L'objet de ce bref article n'est pas de revenir sur la teneur des débats qui ont prélué à cet accord mais plutôt de préciser, à l'intention de lecteurs qui ont suivi cette question d'un peu loin, quels sont les faits, de quoi a-t-on convenu dans cet accord et quels signaux y sont donnés pour l'avenir.

Le contenu de l'accord agricole

Les engagements pris par les pays signataires de cette entente se résument en trois points:

- **L'accès au marché.** Les pays membres se sont engagés
 - à convertir toutes les barrières non tarifaires, incluant les quotas d'importations à la base de la gestion de l'offre, en équivalents tarifaires calculés de manière à offrir au départ une protection du marché à peu près équivalente;
 - à réduire tous les tarifs, incluant les équivalents tarifaires, d'une moyenne de 36% et d'un minimum de 15% en six ans;
 - à accorder aux producteurs des autres pays, dès le 1^{er} juillet 1995, un accès minimal à leur marché correspondant approximativement à 3% de la consommation domestique moyenne des années 1986-88 (accès qui sera élargi à environ 5% en l'an 2000);
 - à ne pas réintroduire de nouvelles barrières non tarifaires par le biais de normes sanitaires et phytosanitaires non fondées scientifiquement.
- **Le soutien interne.** Les pays signataires se sont engagés
 - à réduire à 80% de leur niveau moyen des années 1986-88 les dépenses publiques pour le soutien interne par des pro-

grammes entrant dans la catégorie ambrée (programmes causant des distorsions sur le marché);

- à préciser pour quels programmes de soutien interne une exemption de l'engagement de réduction est réclamée (programmes verts présumés ne pas causer de distorsions sur les marchés).

● **Les subventions à l'exportation.** Les pays signataires se sont engagés

- à réduire de 36% par rapport à leur niveau moyen des années 1986-90 les dépenses consacrées à subventionner les exportations de produits agricoles;
- à réduire de 21% par rapport à la même référence les volumes d'exportation subventionnés;
- à ne pas introduire de subvention à l'exportation pour des produits qui n'en bénéficiaient pas pendant la période de référence mentionnée.

Tel est l'essentiel des engagements pris par les pays signataires, dont le nôtre. Il est important de comprendre que ces engagements n'auront pas, dans l'immédiat, des répercussions importantes. Premièrement, la gestion de l'offre est là et restera en place pour la durée de la période d'implantation, et sans doute bien au-delà; en fait, tant que les équivalents tarifaires seront assez élevés. Deuxièmement, l'engagement de réduction du

1. Directeur de la Direction recherches et politiques agricoles à l'Union des producteurs agricoles.



Dernière ronde de négociations du GATT, le 15 avril 1994.

Grimshaw/Canapresse

soutien interne est déjà réalisé. Le soutien actuel est inférieur à 80% du soutien de la période de référence. Finalement, nous ne sommes pas des spécialistes des subventions à l'exportation. Un certain ajustement en regard des exportations, «subventionnées par les producteurs», de beurre et de poudre de lait est prévisible mais sans plus.

Toutefois, les pays signataires ont convenu que cela ne constituait qu'un début. L'objectif à long terme est de réaliser des réductions substantielles du soutien et de la protection des marchés pour aboutir à une réforme fondamentale. Une clause de continuité a d'ailleurs été incorporée à l'accord à cet effet; elle prévoit la reprise des négociations en vue de poursuivre le processus amorcé avant la fin de la mise en oeuvre de l'actuel accord, c'est-à-dire en l'an 2000.

En clair, cela veut dire que l'accord signé constitue, pour nous, non pas un bouleversement de ce que nous faisons, mais un signal indiquant la direction qu'il faut prendre. Et ce signal est très net: dans l'avenir, les marchés seront plus ouverts, les secteurs agricoles des divers pays seront moins soutenus et le commerce international sera (peut-être) plus «correct», c'est-à-dire que les producteurs agricoles des divers pays seront davantage en compétition les uns avec les autres et moins les uns en compétition avec les trésors publics des autres.

Les ajustements à réaliser

Il y a deux ajustements importants à réaliser en réponse à ces signaux: l'un concerne la compétitivité de l'ensemble de la chaîne agro-alimentaire et l'autre les modalités d'intervention de l'État dans le secteur.

● *L'accroissement de la compétitivité.* Il est clair que la perspective d'opérer sur des marchés plus ouverts suggère de questionner certaines de nos manières de faire. Être en compétition pour notre place sur les marchés avec les producteurs, transformateurs et distributeurs d'un peu partout dans le monde implique qu'il faut rapidement rendre plus compétitive l'ensemble de la chaîne agro-alimentaire.

Je ne peux élaborer longuement sur les moyens d'y parvenir. Je souligne seulement que cela sera fait à base de recherches, de technologies plus performantes et moins coûteuses, à base de formation des travailleurs à tous les niveaux de la chaîne, à base d'accroissement de notre savoir-faire technologique et technico-économique. Ce savoir-faire devra surpasser celui de certains de nos concurrents, étant donné que nous devons compenser pour certains désavantages que nous avons: un désavantage climatique par rapport aux États-Unis, des coûts de la main-d'oeuvre plus élevés compte tenu de l'inégalité des politiques sociales entre les pays et, dans certains secteurs en tout cas, l'avance prise par d'autres pays dans la manière de s'adresser à des marchés de grande dimension.

Je souligne finalement que nous ne sommes pas aussi loin de la cible que certains peuvent le penser. Malgré nos désavantages, nous sommes déjà exportateurs dans beaucoup de produits et exportateurs importants dans certains cas. Nous avons un avantage extrêmement important sur nos concurrents: la qualité et la salubrité de nos produits qui sont inégalées.

● *L'intervention de l'État.* On sait que l'intervention de l'État dans le secteur agricole et agro-alimentaire a été et demeure importante. Cette intervention étatique a pris diverses formes: soutien à la recherche, à la formation et au transfert de connaissances technologiques; service d'inspection et contrôle de la qualité des aliments; développement de marchés et finalement le soutien et



La conclusion de la «ronde Uruguay» du GATT ne va pas bouleverser le secteur agro-alimentaire québécois.

la stabilisation du revenu agricole. Toutes les mesures autres que celles qui concernent le revenu agricole sont présumées sans effet de distorsion sur les marchés et seront maintenues et accentuées. Ce sont elles qui nous permettront de profiter des occasions favorables créées par l'amélioration de l'accès à des marchés plus grands que les nôtres.

Est-ce à dire que les interventions relatives au revenu, celles qui sont présumées avoir des effets de distorsion sur les marchés agricoles vont diminuer ou même disparaître? Il est très probable qu'elles vont diminuer, les effets du GATT et la situation précaire des trésors publics convergeant en ce sens. Elles ne disparaîtront pas cependant, parce qu'elles demeureront nécessaires. L'ouverture des marchés accroîtra l'instabilité du revenu agricole, les sources d'instabilité extérieures s'additionnant aux sources déjà présentes à l'intérieur. Il devrait être possible, toutefois, de continuer à stabiliser le revenu agricole avec moins d'argent, en modifiant peut-être quelque peu la manière de le faire, mais surtout en raison du fait que les efforts du GATT pour améliorer la discipline dans le commerce international (réduire les subventions à l'exportation) devraient conduire à un raffermissement des prix internationaux dans les productions où ce marché est le plus chaotique, notamment dans le secteur céréalier.

Ce bref article suggère que la conclusion de la «ronde Uruguay» du GATT ne menace pas et ne va pas bouleverser le secteur agro-alimentaire québécois. Les productions actuellement sous gestion de l'offre vont bénéficier d'une période d'ajustement à un contexte commercial modifié et elles vont s'y ajuster, mais leur stabilité diminuera à long terme. Les autres productions vont bénéficier des accès nouveaux aux marchés étrangers et surtout de la discipline nouvelle que le GATT veut imposer.

Les consommateurs d'aliments ne doivent toutefois pas se faire d'illusions. Si le pari du GATT – rediscipliner les marchés agro-alimentaires – réussit, on risque d'assister à une augmentation des prix internationaux des produits alimentaires à la base de notre alimentation, et à une réduction de l'effort étatique dans la stabilisation des revenus.

Quand ces résultats auront pris place, à moyen terme, la presse parlée et écrite canadienne réalisera que les producteurs et productrices agricoles n'ont pas abusé des pouvoirs qu'ils ont exercés, notamment celui de gérer les approvisionnements des produits laitiers et avicoles. ■

RECENSIONS DE JUILLET

lectures

Diane Boudreau: *Histoire de la littérature amérindienne au Québec*

Serge Gagnon: *Mariage et famille au temps de Papineau*

Coll.: *Les politiques de Dieu*

Histoire de la littérature amérindienne au Québec

Ce livre présente une vue d'ensemble et une analyse de la littérature orale (première partie) et de la littérature écrite (deuxième partie) des Premières Nations du Québec. Cette littérature est définie comme une littérature de «survie», centrée sur les traits fondamentaux de l'indianité, pour les nations amérindiennes elles-mêmes, et comme une littérature de «résistance» par rapport à la société dominante.

L'analyse de cette littérature, limitée mais très riche et variée, prête une attention particulière au contexte socio-culturel et politique des Premières Nations, tout en demeurant très attentive à la perception spécifiquement amérindienne de la

réalité. Bien que si la majorité des auteurs amérindiens s'expriment en français, le passage de la tradition orale à la tradition écrite n'a pas affecté l'indianité de leur discours. Les Premières Nations du Québec ont été dépossédées de leurs terres ancestrales et de leurs institutions traditionnelles, mais cette littérature montre qu'elles n'ont pas perdu leur âme! Elle illustre, notamment, que la spiritualité traditionnelle est restée vivante dans les Premières Nations du Québec, grâce à la force de leurs traditions orales, même si les expressions rituelles de cette spiritualité (leur visibilité) semblent moins prononcées qu'ailleurs au Canada où le mouvement pan-indien (d'origine américaine) a produit des transactions culturelles et religieuses plus fortes entre les divers groupes autochtones.

L'auteure souligne avec force le caractère désastreux du processus d'acculturation auquel les Premières Nations du

Québec ont été soumises et décrit leur littérature, d'abord et avant tout, comme un «geste politique». Son livre nous donne le goût de nous plonger directement dans cette littérature qui demeure peu connue en dehors du Québec et qui ne semble pas encore avoir trouvé la place qu'elle mérite à l'intérieur de l'institution littéraire québécoise.

Dans la conclusion de son livre, l'auteur compare brièvement cette littérature amérindienne du Québec avec celle des sociétés traditionnelles comme les Amérindiens des États-Unis, les Africains et les Louisianais. Elle note avec raison que «En vingt ans, ils (les auteurs amérindiens) ont réalisé ce que les Amérindiens des États-Unis ont accompli en un siècle» (p. 181). Il est cependant regrettable qu'elle n'ait pas inclus dans cette comparaison la littérature amérindienne (très abondante) que nous voyons émerger ailleurs au Canada. Il aurait été inté-

ressant, par exemple, d'analyser pourquoi les oeuvres dramatiques (théâtre) d'un Tomson Highway (*The Rez Sisters; Dry Lips Oughta Move to Kapuskasing*) connaissent un succès si retentissant d'un bout à l'autre du Canada, tandis que la production correspondante des Amérindiens du Québec «s'impose outre-mer et outre-frontière avant d'être reconnue et légitimée par les Québécois et les Canadiens» (p. 169).

Les divers chapitres du livre sont accompagnés de notes claires et abondantes qui offrent une vue adéquate de l'évolution historique des Premières Nations du Québec et de la situation culturelle de leurs auteurs. ■

Achiel Peelman

Mariage et famille au temps de Papineau

dans *Mariage et famille au temps de Papineau*, Serge Gagnon traite de la question des rôles que tour à tour l'Église et l'État ont joués dans la formation des couples mariés et des familles. Cette période étudiée (1786-1871) englobe, de la naissance à la mort, la vie de Louis-Joseph Papineau. Sous l'égide de cet ultramontain, le pouvoir tenu par l'Église a glissé du côté de l'État.

Au début du XIX^e siècle, la religion est toute puissante et, à ce titre, elle a le mandat de créer les bases sur lesquelles s'édifient les couples aptes au mariage. Le sacrement du mariage est indissoluble et sa validité repose sur le droit à la consommation. Seule l'incapacité sexuelle antérieure au mariage permet son annulation. Si l'impuissance survient après les épousailles, soit à la suite d'un accident ou d'une maladie, les mariés ne peuvent se défaire de ce sacrement qui les unit.

Pour combattre les mariages incestueux: mariages consanguins et mariages d'affinités (pour le survivant, interdiction d'épouser un parent du partenaire décédé) de même que la bigamie, le décret conciliaire Tametsi (1824) proclame l'obligation pour les curés de publier les bans ou promesses de mariage. De plus, cet engagement doit se faire devant témoins et devant le curé de l'un des deux partis. L'union devient donc une affaire publique.

Afin de décourager l'endogamie familiale, l'Église impose une taxe appelée «componende» (autrefois nommée «cahier de dispenses»). Pour les nobles et les bourgeois de cette époque, le mariage consolide les assises financières, d'où l'intérêt de se marier entre eux. On constate que, pour cette période donnée, deux méthodes différentes de faire-valoir s'opposent pour l'octroi de la dispense. Pour la classe privilégiée, l'exemption est facilement accordée parce que, possédant l'argent nécessaire, il leur est aisé de payer. Mais pour les paysans qui, eux, n'ont pas les moyens financiers dont dispose la classe dominante, la fin justifie les moyens: menace de devenir protestant, engrossement, concubinage, attrait des États-Unis constituent des procédés inélegants, mais qui s'avèrent fort efficaces. Ce qui fait dire à plusieurs d'entre eux que la religion est au service des gens riches.

Plus on avance dans le siècle, plus l'État s'affermir et prend le contrôle des intérêts familiaux, reléguant ainsi l'Église au salut des âmes. L'État, de concert avec l'Église, se ligue contre les mariages inter-raciaux (blanc/amérindien) et les mariages mixtes (catholique/protestant) en arguant que: «La ressemblance de partenaires est garante de l'harmonie conjugale, de la cohésion sociale, de la solidité du tissu culturel qui soude les individus les uns aux autres» (p. 138). Le proverbe québécois: «Marie-toi devant ta porte avec quelqu'un de ta sorte», constitue une illustration de cette croyance.

Sous la tutelle de Louis-Joseph Papineau, les femmes sont aux prises avec la violence conjugale principalement due à l'alcoolisme et à la jalousie. De plus, s'ajoutent contre elles des lois sexistes telles que l'impossibilité de demander la séparation si leur époux s'adonne à l'adultère, tandis que le mari, lui, peut la demander et l'obtenir. La loi permettant le mariage successif de deux soeurs se vote en 1882, mais les veuves ne peuvent y souscrire en mariant le frère de feu leur mari. En plus, si le mari pour une raison inconnue, un beau matin s'en va, il devient impossible à la femme de se remarier à moins de prouver que son mari est décédé.

En ce qui a trait à l'élite, notons que les Papineau s'unissent le 23 avril 1818 et que Louis-Joseph a dix ans de plus que son épouse. Ils ont dix enfants en quinze ans de mariage, mais seulement deux enfants survivent. Toutes classes sociales confondues, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la mortalité infantile est endémique: un enfant sur quatre n'atteint pas sa première année et deux sur cinq ne dépassent pas la vingtaine.

À l'aide d'une multitude d'exemples,

provenant essentiellement des bourgeois, — car ils étaient les seuls à savoir lire et écrire —, l'auteur, dans un style limpide et enjoué, attire l'attention et la curiosité sur ce qui a été la vie à cette époque. Pour tous ceux et celles qui s'intéressent de près ou de loin à l'histoire, voici un livre qui, tout en divertissant, dévoile les règles ainsi que les valeurs écrites et non écrites que nos aïeux suivaient et respectaient.

Micheline Langlois

Les politiques de Dieu

en réunissant une dizaine d'études consacrées à divers mouvements politico-religieux actifs dans l'espace social contemporain, écrites par autant de spécialistes, Gilles Keppel fait déjà oeuvre utile. Mais, à travers sa brève introduction à l'ouvrage, il fait mieux encore: il nous donne — dans une langue accessible et en moins d'une dizaine de pages qui mériteraient d'être entièrement citées — certaines des clés d'analyse essentielles à la compréhension de ces mouvements.

En guise d'introduction, Keppel procède à une revue synthétique des articles qu'il a regroupés et en dégage les lignes de force essentielles. Il rappelle d'abord que, dans un monde qu'on affirme pourtant «désenchanté», les mouvements religieux fondent l'essentiel de leurs revendications sur une véritable reconquête du sens, disqualifiant du même coup les bases de l'ordre social en place perçu comme désordre, dysfonctionnement ou anomie. De manière certes différente, l'ensemble de ces mouvements refusent donc le *statu quo* et offrent une vision de l'histoire qui *doit* mener à un monde meilleur. Alors que les ressorts laïques se montrent de moins en moins capables de fonder la cohésion sociale, ils proposent — haut et fort — un véritable projet de société. On comprendra alors, propose toujours Keppel, que leur jonction avec les mouvements nationalistes soit particulièrement délicate. On comprendra mieux également le «retour du refoulé» religieux dans des États qui, tels l'Inde et Israël, ont cherché à se construire sur un dépassement de l'appartenance religieuse en privilégiant des références séculières — qui devaient pourtant se révéler incapables de fonder une réelle cohésion sociale.

Mais, précise encore Keppel, si les mouvements politico-religieux contemporains ont comme «ennemi principal» l'ordre social en place, ils en ont également un autre, cette fois à l'intérieur du champ religieux lui-même: les formes «communautaires», «traditionnelles» ou «institutionnelles» de la religion. Les bouleversements iraniens ou algériens, pour ne prendre que ceux-là, ne sont pas des «retours» à un ordre religieux «d'avant» la modernisation; ils constituent plutôt une redéfinition absolument nouvelle de la place de la religion dans la vie sociale et surtout de ses rapports avec la sphère politique.

Cette redéfinition ne s'appuie donc pas entièrement sur une lecture qui se voudrait «intégriste» ou «fondamentaliste» des textes sacrés. Le leadership des mouvements politico-religieux actuels n'est d'ailleurs pas exclusivement le fait de «théologiens». En effet, — et divers auteurs, dont certains se retrouvent dans l'ouvrage dirigé par Keppel, l'ont déjà relevé —, si le recrutement social des différents mouvements politico-religieux n'obéit pas à une logique unique, il n'en demeure pas moins que deux couches socioculturelles y semblent surreprésentées: une intelligentsia à formation principalement technique et les populations jeunes des périphéries urbaines. L'influence d'une telle intelligentsia, moins connue peut-être que celle des jeunes, expliquerait en partie, poursuit Keppel, le recours fréquent aux médias modernes. Elle permettrait aussi de comprendre pourquoi plusieurs leaders des mouvements religieux ont, de par leur formation scientifique, une «plus grande disponibilité à s'émanciper des contraintes de l'accumulation historique» et que, sans trop grand souci de contextualité, ils transposent plus aisément «dans le domaine du sacré des modes d'élaboration du savoir qu'ils ont acquis durant leur apprentissage des techniques profanes» (p. 18).

En conclusion de l'ouvrage, un riche dialogue entre le sociologue Alain Touraine et Jean Bauderot, de l'École pratique des hautes études de Paris, ouvre de larges perspectives sur les rapports complexes entre modernité, autonomie

du sujet, rationalité et sécularisation. C'est un échange stimulant qui devrait intéresser ceux et celles qui essaient de repenser les délicates relations entre valeurs universelles et particularismes, que ce soit dans les domaines des relations ethniques, de la théologie ou de la défense des droits humains.

Quant aux articles regroupés dans l'ouvrage, ajoutons finalement qu'ils sont d'inégale valeur, tant par la finesse des analyses ou la largeur de vue qui s'y déploie que par la qualité de la langue. Les études consacrées aux «procédures de réislamisation» (Algérie, Iran) apparaîtront probablement les plus novatrices; l'article portant sur la prolifération du divin en Afrique subsaharienne offre également — à tout le monde comme à la lectrice occidentale — d'intéressantes balises. Par contre, l'article consacré à l'Église catholique devrait en décevoir plus d'un. De même, on pourra regretter que l'angle d'analyse des protestantismes en Amérique latine soit un peu étroit et en néglige plusieurs aspects importants, notamment quant à ses modes de pénétration dans les zones paysannes. Font aussi l'objet d'études spécifiques, le renouveau religieux en Russie, l'islam et le christianisme en Chine, le nationalisme hindou et les rapports entre sionisme, messianisme et tradition juive.

Parmi les grands «absents», mentionnons surtout l'ensemble des pays occidentaux (notamment les États-Unis où les mouvements religieux exercent pourtant une influence certaine) et les Antilles (où l'élection d'un prêtre catholique à la présidence d'un pays largement imprégné de religion vaudou mériterait d'être analysée à l'aide des perspectives ouvertes par Keppel). ■

Francine Tardif

Livres reçus

Parmi les livres reçus ces derniers mois, *Relations* vous signale les ouvrages suivants:

— Martha Doggett, *Death Foretold: the Jesuit Murders in El Salvador*, New York, Lawyers Committee for Human Rights, 1994; 358 p.

— Donald Thompson, *Témoignages de détenus. À la découverte de Dieu et de soi*, Montréal, Logiques, 1994; 163 p.

— Pierre Vincent, *Immigration, phénomène souhaitable et inévitable*, Montréal, Québec/Amérique, 1994; 269 p.

— André Dalcourt, *Les grands leaders charismatiques du XX^e siècle*, Montréal, Québec / Amérique, 1994; 222 p.

— Coll. (sous la dir. de F. Dumont, S. Langlois et Y. Martin), *Traité des problèmes sociaux*, Québec, IQRC, 1994; 1164 p.

— *Saint Joseph. Époux de Marie*, Flavigny-sur-Ozerain, Traditions Monastiques, 1994; 192 p.

— Richard Poulin, *Le sexe spectacle. Consommation, main-d'oeuvre et pornographie*, Ottawa, Du Vermillon, 1994; 144 p.

— Coll. (sous la dir. de M. Darsigny, F. Descarries, L. Kurtzman et É. Tardy), *Ces femmes qui ont bâti Montréal*, Montréal, Du Remue-Ménage, 1994; 640 p.

— Sonia-Pascale, *Plan de nègre*, Montréal, VLB, 1994; 237 p.

— Jean-Paul Lefebvre, *En quoi l'Église doit-elle changer?*, St-Laurent, Fides, 1994; 310 p.

— Sylvain Trudel, *Les prophètes*, Montréal, Quinze, 1994; 235 p.

— Michel Venne, *Vie privée et démocratie à l'ère de l'informatique*, Québec, IQRC, 1994; 122 p.

— Denis Blondin, *Les deux espèces humaines. Autopsie du racisme ordinaire*, Lachine, La Pleine Lune, 1994; 300 p.

— Jean Mercier, *Des femmes pour le Royaume de Dieu*, Montréal, Albin Michel, 1994; 336 p.

— Abbé Pierre et Albert Jacquard (dialogue animé par Hélène Amblard), *Absolu*, Paris, Seuil, 1994; 182 p.

— John D. Martin et Frank D. Ferris, *Je peux pas m'arrêter de pleurer. Survivre à la perte d'un être cher*, Montréal, Le Jour, 1994; 149 p.

— Vivian Labrie, *Les trois princes. Y voir plus clair à partir des pauvres*, Montréal, Novalis, 1994; 112 p. ■

références

Diane Boudreau, *Histoire de la littérature amérindienne au Québec*, Montréal, L'Hexagone / Diane Boudreau, 1993; 201 p.

Serge Gagnon, *Mariage et famille au temps de Papineau*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1993; 308 p.

Coll. (sous la dir. de Gilles Keppel), *Les politiques de Dieu*, Paris, Seuil, 1994; 301 p.



UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
FACULTÉ DE THÉOLOGIE

Pourquoi ne pas suivre un cours?

Pour aller à l'Université, il n'est pas nécessaire de s'engager dans un programme. On peut s'inscrire à un cours!

• SI EUGEN DREWERMANN VOUS INTÉRESSE...

THL 2082 *Expérience chrétienne et psychologie.* Prof.: Jean-Marc Charron
Les lundis à 13h00, à compter du 12 septembre
Introduction à l'oeuvre d'Eugen Drewermann, théologien-psychanalyste controversé.

• SI L'INTERCULTUREL VOUS INTÉRESSE...

PTR 1031 *Église, communautés culturelles et minorités.* Prof.: Michel M. Campbell
Les mardis à 13h00, à compter du 13 septembre
Problèmes et pratiques d'inculturation.

• SI L'ISLAM VOUS INTÉRESSE...

REL 1104 *L'islam.* Prof.: Jean-René Milot
Les mardis à 19h00, à compter du 13 septembre
L'islam et les musulmans, de Mahomet aux «islamistes».

• SI L'HISTOIRE VOUS INTÉRESSE...

BBL 1001 *L'histoire biblique et ses sources.* Prof.: Aldina da Silva
Les vendredis à 8h30, à compter du 9 septembre
L'histoire d'Israël à la lumière de la Bible et de l'archéologie.

Renseignements: 343-7080

relations

juillet-août 1994 3,50\$ no 602

SOMMAIRE

face à l'actualité 163

Partager le travail entre nous. Message du 1^{er} mai (J.-M.B.) – Synode-Québec: une marche ensemble (J.P.) – Universalité des soins de santé: une éthique du péril? (J.-M.D.) – Des communautés de base se racontent (N.D.-S.)

dossier 167

Le bonheur

Dominique Boisvert	Bonheur: où es-tu?	168
Pascale Quiviger	Dialogue sous un érable	169
Monique Tremblay	Des bonheurs simples	172
Joseph Giguère	Militer et être heureux	175
Dominique Boisvert	Fragments pour le bonheur	178

en bref 181

articles 182

Carla Lipsig-Mummé	Le cas de l'Ontario	182
Yvon Proulx	L'après GATT et le secteur agro-alimentaire	186

lectures 188

Photographie de la page couverture: Paul Hamel

VOUS DÉMÉNAGEZ?

Si vous déménagez, au cours de l'été, n'oubliez pas d'apporter Relations avec vous!

Téléphonez ou écrivez à Mme Hélène Desmarais, pour laisser votre nouvelle adresse...

Prenez note que nos bureaux seront fermés du 24 juin au 25 juillet.
Revue Relations, 25 ouest, rue Jarry, Montréal H2P 1S6 Tél: (514) 387-2541